

971.405  
A188

661/A 122214

Vol. XI, No 3

20 sous

Mars 1924  
NATIONAL LIBRARY  
CANADA  
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

# L'Action Française

REVUE MENSUELLE

\$2.00 par année

DIRECTEUR: ABBÉ LIONEL GROULX

ANNULÉ  
PAR NT  
BIBLIOTHÈQUE  
UNIVERSITÉ DE  
MONTRÉAL

NATIONAL LIBRARY  
CANADA  
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL



BIBLIOTHÈQUE

## SOMMAIRE

L'ACTION FRANÇAISE	MOT D'ORDRE: LA LOI DE FAILLITE.....	129
LOUIS-D. DURAND	L'ENNEMI DANS LA PLACE:	
***	L'ÉMIGRATION AUX ÉTATS-UNIS.....	130
MGR JOSEPH PRUD'HOMME	LE SÉNATEUR BELCOURT.....	139
***	L'APOSTOLAT CATHOLIQUE DANS L'OUEST.....	146
CHARLES GAGNÉ	IN MEMORIAM.....	155
ABBÉ F. CHARBONNIER	LE PROBLÈME AGRICOLE, 2ÈME ARTICLE.....	156
LIBRE	LYRISME RELIGIEUX ET MYSTIQUE.....	171
JACQUES BRASSER	CE QUE LIT L'HOMME INTELLIGENT.....	182
***	LA VIE DE L'ACTION FRANÇAISE.....	183
	LISEZ JUSQU'AU BOUT.....	191

LIGUE D'ACTION FRANÇAISE

369, RUE ST-DENIS

TÉLÉPHONE: EST 1369

MONTRÉAL.

# Canadiens-Français

*Soyons fiers de nos institutions*

NOS ÉPARGNES

dans nos banques

NOS PLACEMENTS

dans nos industries

NOS ACHATS

chez nos marchands.

NOS ASSURANCES

à la compagnie d'assurance sur la vie

## "La Sauvegarde"

Une compagnie prospère offrant des garanties indiscutables, d'une expansion considérable.

Au-delà de seize millions d'assurance en force.

Consultez nos représentants ou adressez-vous directement au bureau principal

Édifice de "LA SAUVEGARDE"

Angle Notre-Dame et Saint-Vincent, Montréal.

**L'Action française** est l'organe de la *Ligue d'Action française*, centre d'action au service de la langue, de la culture et des traditions françaises au Canada.

Les directeurs de la Ligue sont : M. l'abbé Philippe PERRIER, président; MM. Anatole VANIER, avocat, secrétaire général, Louis HURTUBISE, ingénieur civil, trésorier, M. l'abbé Lionel GROULX, professeur à l'Université de Montréal, M. l'abbé Lucien Pineault, professeur à l'Université de Montréal, MM. Arthur LAURENDEAU, professeur; Antonio PERRAULT, avocat, professeur à l'Université de Montréal, Emile Bruchesi, avocat, Montréal.

REVUE FRANÇAISE  
CATAVA  
MONTREAL



MAGNIFIQUE CATALOGUE DE  
**TAPISSERIES**

La Maison Granger Frères Limitée vient de publier son troisième catalogue de papier-tecture, contenant un assortiment choisi des derniers dessins pour le printemps 1924.

Ce catalogue (7 x 9) contient 105 échantillons formant une très belle collection pour tous les appartements.

**Ce catalogue est gratuit**  
et représente d'excellentes valeurs en tapisseries. Les prix qui rivalisent avantageusement avec ceux offerts par les plus grands magasins à rayons du pays, y sont indiqués ainsi que toutes les informations nécessaires.

Ecrivez immédiatement pour recevoir ce catalogue par la poste.

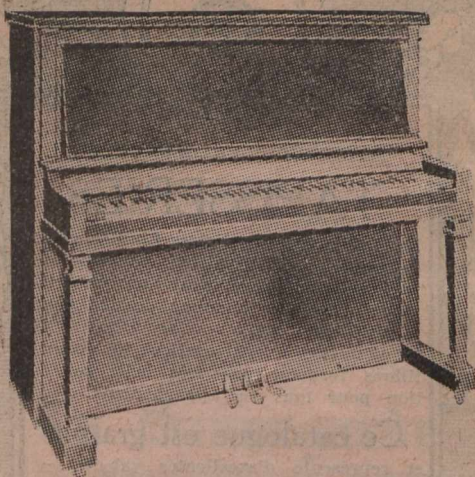
**GRANGER FRÈRES** LIMITÉE  
Libraires. Papetiers. Importateurs  
43 Notre-Dame-Ouest, Montréal

EDMOND-J. MASSICOTTE

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre.

# LE PIANO PRATTE

ARTISTIQUE-DURABLE  
LE CHOIX DES ARTISTES



MODELE D'ARTISTE

*Le piano Pratte est toujours fabriqué par M. Antonio Pratte, qui en est l'inventeur et le fabricant.*

Il est le piano officiel des principales maisons d'enseignement.

Il est reconnu comme le meilleur par des artistes de réputation mondiale, tels que: Guilman, Bourgault-Ducoudray, Plançon, Gigout, Staub, Lachaume, Lamoureux, Albani, Letondal, Laliberté, Victoria Cartier, etc., etc.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

*J. Donat Langelier*  
LIMITÉE

Tél. :

Est { 3425  
3426

366-368 Est, rue Ste-Catherine, Montréal

Le plus grand magasin du genre au Canada.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —  
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

## Cadeaux pour anniversaires et pour toutes circonstances

Quelle que soit la valeur de l'objet que vous voulez offrir, venez l'acheter chez nous. Vous ne trouverez nulle part un meilleur choix, nulle part aussi de prix plus intéressants. Le cadeau le plus luxueux est peut-être un beau service de couverts: coutellerie et petite orfèvrerie de table en coffre de bois précieux, à moins que ce ne soit un service à thé et à café en argent massif.

Nous étalons ces mêmes objets, modèles et prix variés, en plaqué-argent fin sur maillechort ayant la résonance et l'apparence de l'argent massif, si bien qu'il faut un œil exercé pour le distinguer. Le plaqué-argent de cette qualité dure indéfiniment. Le donataire en jouira toute sa vie et il conservera ainsi un souvenir agréable du donateur dont le bon goût et le désir de plaire seront célébrés aussi souvent que le service sera utilisé.

Notre argenterie en couche épaisse sur métal dur constitue le don le plus pratique puisqu'il n'existe aucun autre objet d'un meilleur usage, si ce n'est l'argent massif.

Cependant, nous exhibons de nombreux articles pour le décor de la maison qui ne seraient pas moins appréciés de ceux à qui vous les offririez, tels sont: les horloges grand'mère ou de salon, les lampadaires avec leurs abat-jour somptueux, les bronzes, les marbres, les potiches, la cristallerie de Baccarat, etc.

Désirez-vous faire un cadeau personnel? Alors les articles appropriés deviennent légion. Signalons les montres pour dames et pour hommes, les bijoux: bagues, boucles d'oreilles, barrettes pour dames, boutons de manchettes, épingles de cravates, chevalières pour hommes.

Vous trouverez cet assortiment aussi complet à notre succursale no 2558, rue St-Hubert.

**SCOTT & BOUSQUET FRÈRES,**  
LIMITÉE

**479-est, rue Sainte-Catherine, - - Montréal**

Recommandez-vous de l'**ACTION FRANÇAISE** chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

## L'École Française des Maîtres-Verriers au Canada.

...Elle est dignement et excellemment représentée par la maison "Hobbs Manufacturing Co., Ltd", la plus importante au pays et dont les peintres verriers appartiennent tous à cette école illustre.

### Vitraux historiques et mythologiques Verrières religieuses, genre mosaïque

...sont entièrement fabriqués et peints chez nous, par nos artistes européens. Notre représentant se chargera gratuitement de vous faire un devis, sur demande.

### HOBBS MANUFACTURING COMPANY LTD

MAIN 583

444 rue Saint-Jacques, Montréal.

## 8 grands romans canadiens inédits pour \$2.25

L'Iris bleu — par J.-E. Larivière.  
Le Massacre de Lachine — roman historique.  
Ma Cousine Mandine — par N. M. Mathé.  
Les Fantômes blancs — par A. Rochefort.  
La Métisse — par Jean Féron.  
Gaston Chambrun — par J.-F. Simon.  
Le Lys de Sang — par Henri Doutremont.  
Le Sceptre du Ravin — par Mme A.-B. Lacerte.

On peut commander les volumes à 30 sous chacun.

Encourageons notre production littéraire.

### ÉDITIONS EDOUARD GARAND

185, rue Sanguinet,

Montréal.

*La Maison qui aide le plus les auteurs canadiens.*

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —  
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

**Votre client vous paiera... et reviendra!**

**Nous nous en chargeons !**

C'est là un tour de force que nous accomplissons tous les jours pour les médecins, commerçants, industriels qui nous ont confié la perception de leurs comptes, lorsque celle-ci se fait dure et difficile.

Mettez à l'épreuve le service de perception du

**Comptoir Ville-Marie**

et vous n'aurez qu'à vous féliciter de son tact persuasif, de son habileté déployée lorsqu'il s'agira de vous ramener des débiteurs récalcitrants.

**Notre rémunération, peu dispendieuse**

Nous n'avons pas pour principe de prendre la part du lion et notre tarif professionnel est des plus explicites à ce sujet. Du reste, notre intervention auprès de vos débiteurs vous sera d'autant moins coûteuse que nous vous obtenons toujours ce double résultat : rentrées d'argent et reprises des relations avec l'ancien client.

**A votre disposition**

**Comptoir Ville-Marie**

Aimé TOUGAS, *gérant.*

Bureaux: Immeuble Banque d'Épargne-Ch. 103-4-5

502-est rue Sainte-Catherine, Montréal.

Téléphone Est 3409

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —  
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

# TOUJOURS EN AVANT

**THE  
PRIMUS**

Noir et Vert  
naturel

En paquets  
seulement.



Conserves  
Alimen-  
taires de  
Fruits  
et  
Légumes  
**PRIMUS**

POUDRE A PATE  
CRÈME DE TARTRE  
GELÉES EN POUDRE

## “PRIMUS”

La marque “PRIMUS” est une garantie de qualité et de pureté.

**L. CHAPUT, FILS & CIE, Limitée**

Maison fondée  
en 1842

2 à 12 rue DeBresoles, Montréal.

## BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Siège Social: 7 et 9 PLACE D'ARMES, MONTREAL.

Capital autorisé.....	\$5,000,000.00
Capital versé.....	\$3,000,000.00
Fonds de Réserve .....	\$1,500,000.00

### CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : L'hon. Sir HORMISDAS LAPORTE, C.P., ex-maire de Montréal, de la maison Laporte, Martin (Ltée), président "Société d'Administration Générale"; vice-président du Crédit Foncier Franco-Canadien.

Vice-président : M. W.-F. CARSLY,

Vice-président et Directeur général : M. TANCRÈDE BIENVENU, administrateur "Lake of the Woods Milling Co."

M. G.-M. BOSWORTH, président de la "Canadian Pacific Steamships Limited"

L'hon. NEMESE GARNEAU, C.L., Québec, président Les Prévoyants du Canada.

M. ÉMILIE DAoust, Président de la Librairie Beauchemin, Limitée; Commissaire du Port de Montréal.

M. S.-J.-B. ROLLAND, Président de la Cie de Papier Rolland Limitée.

### BUREAU DES COMMISSAIRES-CENSEURS

Président : L'hon. N. PÉRODEAU, Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec. Administrateur "Montreal Light, Heat & Power Consolidated."

Vice-président : M. J. AUGUSTE RICHARD, administrateur de l'Université de Montréal; président "Fashion Craft Manufacturers Limited".

Hon. E.-L. PATENAUDE, C.P. avocat, M.P.P., administrateur de l'Alliance Nationale.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre



## RENOUONS LA TRADITION

Notre force financière favorisera puissamment nos progrès matériels et même intellectuels. L'une des causes de notre faiblesse relative, c'est que nous avons perdu les bonnes habitudes d'épargne que nos pères tenaient de leurs aïeux français. Renouons la tradition. Rapprenons l'économie à nos enfants. Ouvrons-leur un compte d'épargne, où ils déposeront les millions de sous qu'ils gaspilleraient. Ils acquerront ainsi la notion de la valeur de l'argent et le sens de l'économie. L'ambition leur viendra d'arrondir leurs dépôts. Si bien qu'au bout de quelques années, chacun aura à son crédit un joli pécule, et le groupe canadien-français disposera d'une somme importante.

*La Banque d'Hochelaga, fondée en 1874 et dont l'actif dépasse 71 millions, offre, pour le succès de cette œuvre nationale, la collaboration de son personnel diligent. Dès demain, amenons nos enfants à la succursale la plus proche.*

Mathématiques, sciences, lettres et langues  
en français et en anglais.  
Préparation aux examens. Cours classique.  
Cours commercial. Leçons particulières.

## RENÉ SAVOIE, I.C. et I.E.

Bachelier ès-arts et ès-sciences appliquées

238, rue Saint-Denis

Téléphone: Est 6162

MONTRÉAL

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —  
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

## Que voulez-vous devenir...

### Chimiste? Ingénieur? Architecte?

Pour chacune de ces trois carrières, il n'existe à Montréal, qu'une institution canadienne-française réellement accréditée :

#### **L'École Polytechnique de Montréal**

C'est là, et là seulement, qu'on donne une formation véritablement complète et solide,

Cours lumineux, pratique, d'une doctrine approfondie et sûre, matières enseignées par des pédagogues accomplis, spécialistes "calés" !

A l'école Polytechnique, vous n'acquerrez pas cette formation hâtive, superficielle, ces connaissances mal digérées des cours "en 6 mois, 25 leçons, succès garanti" : Vous y prendrez, au contraire, par un travail consciencieux et persévérant, le bagage scientifique et pratique nécessaire pour faire de vous "une autorité" dans la carrière que vous aurez embrassée.

---

## **L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE DE MONTRÉAL**

M. Augustin FRIGON, directeur

Téléph. Est 3477

- 228 rue Saint-Denis, Montréal

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéficiaire, le vôtre et le nôtre

## LA LOI DE FAILLITE

---

*C'est l'une des plus mauvaises lois adoptées par le parlement fédéral. Il commit cette erreur parce qu'il écouta les partisans de l'uniformité du droit canadien et les spéculateurs insolvables de l'ouest canadien.*

*Le Québec a plus que les autres provinces souffert de cette législation. Ce peut être motif à certains Anglo-Canadiens de la maintenir en vigueur. C'est raison pressante pour nos 65 députés québécois d'en demander l'abrogation.*

*A la dernière session des Communes quelques députés Canadiens français eurent le bon sens de commencer l'assaut; mais ils n'eurent pas le courage de le continuer. Ils se contentèrent d'insuffisantes modifications de texte, — des cautères sur une jambe de bois. Qu'ils reviennent à la charge et tiennent cette fois jusqu'au bout.*

*La voix unanime du Québec réclame la révocation de cette loi. Elle ruine notre classe agricole. La législature du Québec ne cesse de nous en avertir. A sa séance du 27 février 1924, libéraux et conservateurs dénoncèrent une fois de plus les désastres de cette loi fédérale.*

*Ministres et députés du Québec ont le devoir de nous en débarrasser.*

## LA PERTE DU CAPITAL HUMAIN

### L'ÉMIGRATION AUX ETATS-UNIS <sup>1</sup>

#### *1er article.*

L'émigration canadienne-française vers les Etats-Unis, quelle triste page de notre histoire nationale! Qu'en l'an 1923 l'on ait pu assister à un exode qui tout d'un coup nous a reportés aux jours malheureux de 1860-1890, c'est un terrible rappel de notre imprévoyance et de notre incapacité politique. Un petit peuple qui s'est laissé amputer de 500,000 membres en quelques années, et qui, à cinquante ans de distance, voit encore près de 100,000 des siens gagner la terre étrangère en douze mois, parce qu'ils ne trouvent pas de quoi vivre sur la terre de leurs pères, n'est pas un peuple dirigé ni gouverné, mais un peuple trahi à qui on tire dans le dos par insouciance, par légèreté, et par suffisance politicienne. Cinquante années durant l'on s'est encensé mutuellement, sans se préoccuper de faire disparaître la cause qui, à la première secousse économique un peu violente, produirait toujours le même effet. La vision de nos chefs parcourait toute la longueur de leur nez, mais s'arrêtait au bord de l'abîme soupçonné au bout de cet intéressant appendice. L'immédiat que pouvaient toucher leurs mains les fascinait; tout l'espace que n'embrassaient pas leurs bras courts, leur semblait muré.

Sauf de très rares échappées, l'imagination constructive leur a toujours fait défaut. Un gros sens pratique

<sup>1</sup> L'émigration aux États-Unis reste chez nous un problème capital. On ne s'étonnera pas que l'*Action française* y consacre deux articles. M. Durand traite son sujet avec une particulière vigueur. Qui ne préférerait cette opinion franche aux discours émollients qui bercent nos maux sans les guérir?

des nécessités les plus rapprochées de l'intérêt politique, de celles que l'on sent avant de les raisonner, les a mus et manœuvrés. Jamais, semble-t-il, on ne les a vus sous le signe de l'Esprit, précéder l'opinion, la créer, la contre-carrer ou la violenter, au besoin. Nous avons eu des gouvernants, quelques-uns très distingués, patriotes, mais nous n'avons jamais eu un État gardien d'une grande pensée française, ouvrier d'un grand dessein national, capable de patience, de ténacité, de continuité, de volonté. Est-il quelque chose qui puisse le prouver avec plus de force que ce phénomène constant de l'émigration? Eh quoi, notre sang coule abondamment, depuis plus d'un demi siècle, absorbé par une terre que nous ne sommes pas chargés de féconder, quand la nôtre se meurt d'anémie! Et pas un effort sérieux, un grand effort, un effort national, n'a été tenté pour panser cette blessure, pour la cicatriser! L'on se bat les flancs pour galvaniser une race autour d'une politique de ponts de fer ou de chemins gravelés! Tout est mis à contribution pour sauver une banque; l'on viole toutes les règles du droit pour s'assurer le monopole paisible de la vente des spiritueux, après avoir aidé à bouleverser la province pour l'entraîner à la poursuite d'une prohibition chimérique. Et pendant ce temps l'on ne fait rien, ou presque rien, pour empêcher une race toute entière de s'exiler. Nous sommes un million neuf cent mille français, dans le Québec, quand aux États-Unis nos compatriotes sont au nombre d'un million six cent mille. Encore cinquante ans de ce beau régime et la seule législature française d'Amérique sera elle aussi obligée de s'expatrier, si elle veut se trouver des administrés... français!

Mais n'anticipons pas!

\* \* \*

L'émigration ne date pas de cette année. Voyons

brièvement ce qu'elle fut autrefois, ce qu'elle est aujourd'hui, quelles en sont les causes et les remèdes.

Dès la guerre de l'Indépendance américaine, des Canadiens français traversèrent la frontière pour prendre du service dans l'armée de Washington en révolte contre l'Angleterre. Le souvenir de la France récemment chassée de ce continent et prenant sa revanche en soutenant les 13 colonies, les attira sous l'étendard étoilé. Plus tard, en 1837, quelques "patriotes" qui avaient lieu de craindre des représailles du gouvernement de l'époque, durent gagner le Vermont et les états avoisinants. Mais ce n'est qu'en 1860, cependant, que commença de se dessiner le grand mouvement migratoire qui, en quelque trente ans, devait jeter dans les villes américaines près de cinq cent mille de nos compatriotes.

La guerre de Sécession venait de se terminer. Le machinisme était apparu; l'industrie prenait un essor prodigieux dans la Nouvelle-Angleterre et réclamait des bras. Nous lui en fournîmes. Par centaines, et par milliers, nos gens prirent la route des Etats-Unis. D'aucuns y virent un décret de la Providence et s'en accommodèrent à la façon des mères de famille qui se consolent de la perte d'un bébé en pensant qu'il y a un ange de plus au ciel. Nos compatriotes allaient porter là-bas le flambeau de la foi, conformément à leur mission providentielle. Les desseins de Dieu sont insondables, c'est vrai, mais il est permis de croire que si les Allemands, les Italiens et les Irlandais qui revendiquent pour eux la même mission, avaient pu trouver leur subsistance dans leurs pays respectifs surpeuplés ou écrasés sous le despotisme, ils n'auraient pas couru l'aventure en contrée lointaine. Peut-être aussi, les nôtres seraient-ils restés sur leur terre où la Providence les avait fait naître, s'ils y avaient trouvé à manger. En 1871,

80% de notre population vivait à la campagne. Nos produits agricoles, faute de marchés intérieurs autant qu'extérieurs, se donnaient littéralement. La terre ne payant pas et nos gens n'y pouvant vivre, ils cherchèrent ailleurs et virent s'ouvrir devant eux la route des Etats-Unis. Ils s'y engouffrèrent, affaiblissant par là notre force de résistance et rendant plus ardue, plus difficile, par l'émiettement, la survivance française en Amérique. Dis-seminez les Canadiens français par groupes de 10,000 sur toute l'étendue du continent nord-américain, au milieu de populations étrangères plus nombreuses, et vous réduisez à néant l'influence française et catholique. Une minorité n'a de force que si elle a de la cohésion. L'éparpillement engendre la faiblesse.

On attribua un grand nombre de causes à cette émigration. Le Père Hamon, jésuite, dans son livre, *Les Canadiens français de la Nouvelle-Angleterre*, dit que "l'amour des aventures, inné chez le Canadien, le luxe, l'inconduite, le manque d'industrie, l'appât des salaires n'expliquent pas d'une manière satisfaisante ni la position qu'ont acquise les Canadiens émigrés, ni surtout la résolution arrêtée chez la plupart d'entre eux de se fixer dans leur nouvelle patrie. Il faut, je crois, ajoute-il, regarder plus haut pour comprendre cette émigration". Oui, mais peut-être pas seulement dans le sens indiqué par le bon Père. Si les causes qu'il énumère n'expliquent pas les effets qu'il a constatés, c'est peut-être qu'elles ne sont pas les seules, ni les principales, ni les plus vraies.

Je trouve singulier ce goût de l'aventure, "inné chez le Canadien", tant qu'il est au pays de ses pères, et qu'il remplace par la "résolution arrêtée de se fixer dans sa nouvelle patrie" aussitôt qu'il y est rendu. Je comprends mal que 500,000 individus rongés par l'inconduite et le

luxes quittent comme cela leur pays et qu'après quelques années de séjour en exil, l'on puisse les retrouver heureux et prospères au point de faire un livre pour dénombrer leurs richesses morales et matérielles.

Les causes ci-haut énumérées sont plutôt accidentelles, pouvant s'appliquer à quelques centaines de personnes, sur l'ensemble, mais absolument insuffisantes pour expliquer l'exode subit d'un demi million d'individus. Il est possible, comme le laisse entendre le Père Hamon, que le Ciel y soit pour quelque chose; mais, sans quitter la terre, je crois qu'on peut tenir pour assuré qu'il existe une cause qui s'applique à tous: la faim, conjuguée d'ignorance par manque de direction. On a traité de déserteurs ceux qui nous quittaient. De quel nom faudra-t-il qualifier ceux qui les ont vus partir quand ils étaient chargés de les garder en assurant les conditions de la prospérité publique, et qui depuis 50 ans n'ont virtuellement rien fait pour enrayer la procession des déménageurs? Mais, dira-t-on, les nôtres ont prospéré là-bas, ils font honneur au nom qu'ils portent, ils nous servent encore malgré leur éloignement. Et tout cela est vrai, dans une certaine mesure. Ils ne nous desservent pas, *là-bas*, mais leur absence nous dessert, *ici*. Ils sont aujourd'hui un million six cent mille, à part les quelques milliers que les circonstances de lieu et de temps ont fait s'évader de leur nationalité. En 1861 nous étions dans Québec 850,000 Canadiens français; nous devrions être aujourd'hui 4,500,000; et pourtant, quand nous nous comptons, nous ne trouvons *ici* d'origine et de langue française que 1,892,374 habitants.

En admettant que l'anglicisation n'ait pas absorbé un seul de ceux qui passèrent la frontière; en admettant que, restés au pays, leur multiplication n'eût pas été plus considérable; en admettant que le travail exténuant des



usines n'en ait pas fait disparaître avant l'âge normal de longévité plus qu'il n'en serait mort sur nos terres, s'ils y fussent restés, il se trouve que le nombre des Franco-américains, additionné de celui des Canadiens français du Québec forme un total de 3,492,374 habitants. Mettez ce chiffre en regard de celui de notre population française actuelle — 1,892,374 — et mesurez, si vous le pouvez, l'étendue de la perte que nous fit subir l'émigration aux États-Unis!

Nos frères, émigrés en Nouvelle-Angleterre, et traités là d'abord comme les Polonais, les Italiens ou les Ukrainiens dans l'Ouest, ont prospéré, dit-on. Peut-être, mais au prix de quels sacrifices, de quelles humiliations, de quel labeur? Imaginez que, par une politique qui ne se serait pas maintenue au-dessous de l'intelligence, ils aient pu être mis en demeure de dépenser ici la moitié seulement de l'énergie, de l'application au travail, des sacrifices qu'ils durent faire et déployer là-bas, et supputez l'avantage immense que nous en eussions retiré, qu'ils en eussent eux-mêmes retiré en vivant "chez eux", parmi les leurs, où ils auraient prospéré tout aussi bien qu'aux États-Unis.

Ceux qui partirent c'était surtout les jeunes, c'est-à-dire les plus susceptibles d'efforts, les plus adaptables, les plus capables de produire et de procréer. Quelle épouvantable fauchée dans nos rangs et quelle tristesse de penser que le petit peuple qui jette ainsi le plus clair de ses forces vives à tous les vents d'Amérique, est précisément celui qui aurait le plus besoin de se ramasser sur lui-même en concentrant ses énergies.

Mais la leçon a dû porter? On ne voit pas partir pendant dix années consécutives des milliers de nationaux, sans réagir violemment! Toutes nos autorités, sous la poussée de la terrible venette qu'elles venaient d'éprouver,

ont dû s'atteler à une besogne concertée suivant un plan d'ensemble conçu de haut, pour étancher à tout prix le vaisseau qui de toutes parts laissait fuir son contenu! Les dissidences de partis ont dû s'atténuer devant cette fuite des partisans. Les différents pouvoirs sociaux ont dû se chercher pardessus leurs dissemblances d'objectifs, pour travailler de concert à une œuvre de longue portée qui les touchait tous.

Des noms surgissent de l'Histoire qui rappellent de nobles initiatives, de beaux rêves, d'ambitieuses visées. Le patriotisme le plus ardent, et le souci des âmes brûlaient ces apôtres, laïques et religieux, qui tentèrent de masquer le foyer d'appel hypnotiseur.

Mais cherchez l'œuvre ou l'institution nationale qu'on a fondée et qui pût être à la taille de l'immense tâche pour réparer le passé et mettre notre peuple en état de réaliser les conditions de son avenir, sur son territoire; cherchez cette œuvre et vous vous butterez à la théorie des quinze à vingt mille jeunes gens que sans interruption, depuis 80 ans, la légèreté de nos guides a laissé s'échapper vers le Sud! Capables de nous reproduire, nous n'avons pas été capables de nous organiser en vue de retenir nos petits. La seule tenacité dont nous puissions nous vanter, c'est celle de l'abandon, et la parole cruelle de Père Alexandre Dugré reste toujours vraie: "Ignorance et manque de guides à notre peuple aveugle, tel est le mal des quatre-vingts dernières années".

Si c'est là le bilan de tous nos efforts, admettons qu'il a été glorieusement couronné par l'exode des trois dernières années. M. Sauvé a dit en Chambre qu'en 1920-21 30,000 des nôtres nous avaient quittés, alors que 60,000 seraient partis en 1922. Et 1923? Nous n'en savons rien

de façon positive. On a parlé de 25,000, de 75,000, de 115,000 même. Lequel de ces chiffres se rapproche le plus de la vérité, personne ne saurait le dire avec exactitude. Mais il est un fait certain, c'est que la situation fut assez grave pour motiver une lettre collective de nos évêques, tout comme au pires jours du coulage le plus effréné, et assez angoissante pour arracher un cri de détresse à l'un de nos hommes politiques le moins susceptible de se décerner un blâme public. Il y eut eu un moyen efficace de se renseigner si l'on avait tenu en certains quartiers à connaître une vérité par trop accusatrice, peut-être. Le gouvernement pouvait demander aux curés de toutes nos paroisses de lui adresser un tableau des fuyards, de leur nombre, de leur destination, des biens approximatifs qu'ils emportaient. La *Ligue Nationale de Colonisation*, c'est-à-dire l'initiative privée se substituant une fois de plus au pouvoir public absent d'une question vitale, a tenté de faire cette statistique. Douze cents curés ont été interrogés. Cinq cent trente-neuf se sont donné la peine de répondre; six cent soixante-et-un, un peu plus de la moitié, se sont abstenus qui auraient peut-être répondu à un questionnaire officiel. Il en résulte forcément que les chiffres de la Ligue n'ont qu'une valeur très relative, sur lesquels il est impossible de fixer une certitude, et cependant ils nous révèlent que plus de 22 mille Canadiens ont quitté 539 de nos 1200 paroisses, quelques-uns pour nos villes, d'autres pour la république yankee. Si nous multiplions ce chiffre par deux, nous touchons immédiatement au total effarant de 45 mille disparus de la campagne en un an, soit l'équivalent de deux villes comme Trois-Rivières qu'on aurait subitement englouties dans le St-Laurent. Et cependant, la statistique de la Ligue n'a trait qu'aux ruraux, elle ne touche pas, croyons-nous, aux

ouvriers des villes. A combien, alors, faudrait-il donc porter le total pour atteindre à la vérité?

Chacun sait quelle est la situation industrielle dans notre Province. Chacun sait quelle accumulation d'impôts on a entassé sur les épaules des contribuables. Chacun sait à quelle hauteur se maintient chez nous le coût de la vie et comme ont dégringolé les salaires. Combien d'ouvriers chargés de famille, écrasés de dettes et abrutis de chômage, ont cru qu'une ballade "aux États" pourrait peut-être améliorer leur sort, certains en tous cas qu'elle ne pourrait pas l'empirer? Personne ne peut le dire. Mais si 45,000 ruraux prisonniers de leur village, plus assis par définition que le perpétuel déménageur du "tenement" des villes, se sont décidés à lever le pied, il ne sera pas exagéré de dire, je pense, qu'au moins 25,000 ouvriers ou journaliers ont mis la frontière entre eux et nous. Soixante et dix mille des nôtres auraient ainsi quitté leur foyer, dont au moins la grosse moitié pour s'en aller aux Etats-Unis. Supposons que 30,000 s'en seraient allés en Nouvelle-Angleterre, quelle perte! Les économistes qui parlent toujours de "valeur", estiment à \$5,000.00 le capital que représente un jeune homme de 15 ans. Multiplions par 5 ce chiffre de 30,000 et nous voilà forcés de porter au compte des profits et pertes pour 1922-23, la somme fantastique de \$150,000,000. Comme le "surplus" du trésorier provincial est reluisant en regard de cette modeste somme de \$150,000,000! Projetons maintenant ce cent cinquante millions dans le temps, laissons-le rouler d'année en année, s'augmenter, s'accumuler, s'accroître de tous les efforts, de tout le travail, de toutes les peines de 30,000 individus qui vont produire, créer de la richesse, entasser des biens, faire souche de nouvelles énergies, lesquelles à leur tour recommenceront l'éternel cycle, et

essayez d'imaginer ce que représente, en vulgaires piastres et sous, la soustraction charnelle que vient de subir notre corps social. C'est à confondre l'imagination. Ah, nous avons lieu d'être fiers de nos "achievements"! Le taux de la mortalité infantile dans Québec, bien qu'il diminue, est encore le plus élevé du Dominion. Il en est de même pour la tuberculose. Ceux de nos enfants que la tombe, l'hôpital ou le sanatorium ne réclament pas immédiatement, s'enfuient sous un autre ciel, dès qu'ils sont en âge de se sauver avec leur maigre baluchon. Si, en pareille matière, il pouvait être permis d'ironiser, comme il serait agréable de nous congratuler de nos œuvres contre la mortalité infantile pour garder vivants les petits que nous enverrons plus tard en terre étrangère, "weaver" des dividendes pour les capitalistes américains. Et comme il faudrait nous féliciter aussi de nos lois d'assistance publique "pour organiser la charité" au profit des pauvres malheureux de chez nous que leurs infirmités auront empêchés de prendre le train pour des Holyoke enchanteurs, ou qu'on aura refusés à la frontière pour leur permettre de passer d'abord dans nos dispensaires anti-vénéériens...

Merveille de prévoyance et de clairvoyance! Fécondité prodigieuse d'une part, coulage inlassable de l'autre, sous l'œil paternel de tous nos chefs, de ceux que la démocratie, bonne-fille, enfantait aux honneurs et au pouvoir, comme sous l'œil des autres classes dirigeantes qui ont l'air de n'avoir jamais rien su diriger. Réalistes quant à leurs petites affaires de parti, de personnes, ou de chapelles, il ne paraît pas qu'ils aient jamais eu la perception d'une politique d'ensemble, capable d'embrasser par les cimes les grands intérêts d'une race et d'une province.

En 1881, notre population urbaine était de 311,104 habitants et notre population rurale de 1,047,923. En 1921,

notre population urbaine est montée à 1,323,071, et notre population rurale qui, en ce laps de temps, aurait dû atteindre à près de deux millions et demi, est descendue à 1,038,128 habitants. En sorte qu'après quarante ans de *colonisation intensive* et de *progrès en agriculture*, notre population rurale, non seulement n'a pas augmenté comme elle aurait dû, mais elle est même descendue au-dessous du niveau de 1881. Cette façon de coloniser dans nos villes, ou dans les villes des autres, doit nous être proprement originale!

En 1891, 217,061 Canadiens s'adonnent à l'agriculture. En 1911, après vingt ans de succès, de progrès et de réussite, à nulles autres comparables, ce chiffre est tombé à 204,616. En 1920, il y avait dans notre province 143,958 exploitations agricoles. En 1921, il n'y en avait plus que 142,017; en 1922 il en restait encore 137,775. En trois petites années 6,000 exploitations agricoles ont été abandonnées. La Gazette officielle de Québec (janvier 1924) annonce par fournées de 5,000 à la fois la vente à l'enchère, par le shérif ou le conseil de comté, de propriétés rurales des régions de colonisation aussi bien que de certaines vieilles paroisses. C'est une frénésie de ruines!

D'année en année depuis 10 ans, le surcroît de nos naissances sur nos décès a varié depuis 38,000 jusqu'à 55,000. Où est passé ce surplus dont on parle moins que celui des politiciens qui s'étale dans les gazettes, mais qui semble bien disparaître aussi rapidement? De 1910 à 1921, notre population a augmenté de 356,229; et pourtant le surcroît de nos naissances sur nos décès pour la même période a atteint le chiffre de 524,105. Où sont allés les 200,000 autres? Ils ne se sont pas volatilisés. S'ils ne répondent pas à l'appel, ici, c'est qu'ils sont partis se faire inscrire ailleurs. Pourquoi?

LOUIS D. DURAND, avocat.

## LE SÉNATEUR BELCOURT

---

Un soir de décembre 1901, au Colonial Institute de Londres, en présence de l'élite du monde anglais, un orateur du nom de Howard-Angus Kennedy venait de parler des Canadiens français. Il l'avait fait, avec l'aplomb de ceux qui arrivent de loin et comme d'habitude on parle de nous dans les milieux où l'on nous ignore: en termes diffamatoires. Il avait décrit le menu de nos paysans, si frugal qu'on n'y voyait guère que du porc, des pois et du pain; et, dans la plupart des familles, assurait-il, on retrouvait facilement les caractéristiques des races indiennes mêlées à la nôtre. Fier de lui et de l'originalité de son sujet, sinon de l'exactitude de ses jugements, le conférencier se préparait à prendre son siège, au milieu des applaudissements, quand l'un des auditeurs se leva et demanda quelques minutes de réplique.

C'était un jeune homme de haute taille, mince et distingué, impeccablement vêtu, le geste élégant, la parole facile. Ses arguments tranchants et incisifs tombèrent dans la salle comme des grains de grêle. Durant un quart d'heure il tint l'auditoire suspendu à ses lèvres, lui révéla les qualités des Canadiens français, la richesse de leur littérature, les gloires de leur histoire, leur rôle dans l'éclosion et le développement du Canada. Le président de la conférence, l'auditoire furent empoignés par la sincérité de l'orateur, autant que par l'habileté de sa défense. En un instant tout ce monde fut sur pied pour féliciter et complimenter maître Napoléon-Antoine Belcourt, qui venait de faire ses premières armes, dans un milieu hostile, pour la défense de nos droits et la revanche de notre honneur.

Il n'abandonnerait plus cette tactique d'aller, au sein même du camp adverse, défendre avec courtoisie, mais vigueur,

la cause qui nous est chère. Depuis plus d'un quart de siècle il s'est identifié avec l'expansion de la culture française et la conservation de notre langue en terre ontarienne. Premier président de l'Association d'éducation d'Ontario, il a connu les premières luttes, il a soutenu les premiers chocs de la grande bataille scolaire dans sa province natale.

Mêlé intimement aux luttes politiques jusqu'en 1910, aux côtés de sir Wilfrid Laurier, il arriva tôt aux honneurs que lui méritèrent la droiture de son caractère autant que ses qualités de diplomate, d'orateur et de grand Canadien. Il appartenait à cette catégorie d'hommes, trop rares aujourd'hui, qui s'élèvent au-dessus des contingences mesquines, pour rechercher l'intérêt du pays; il est de ceux qui méritent le titre honorable de "politiques", quand trop de personnages en vedette héritent du qualificatif de "politiciens". Orateur à la Chambre des Communes, où il succédait au futur juge Brodeur, il apporta à l'exercice de ses fonctions, cette dignité remarquable qui a fait de lui une des personnalités de notre temps.

Père de cette Association qui a tant accompli pour l'avancement et la défense de nos droits dans l'Ontario, il est resté l'apôtre infatigable de l'irrédentisme français dans sa province. Depuis dix ans, on le voit se dresser contre les lois persécutrices spécialement promulguées pour éteindre au fond des cœurs latins la lumière qui les garde français et catholiques, les traditions qui les conservent eux-mêmes. Par une pente facile et invincible, ceux qui se vouent à de pareilles luttes, perdent quelquefois leur sérénité. Rien de tel chez M. Belcourt qui croit surtout à la persuasion et dont la parole courtoise recueille aujourd'hui des victoires, dans des milieux qui nous étaient autrefois hostiles ou du moins fortement antipathiques.

Qui racontera les après-midi dépensés dans son cabinet



de la Banque Nationale, en face du Château Laurier, en discussion serrée avec quelqu'un de nos adversaires? Qui dira le nombre des visiteurs sortis de ces colloques avec des idées toutes changées sur le caractère de la résistance française dans l'Ontario, vraiment épris de ce petit peuple en lutte contre une puissance assimilatrice formidable, tenant tête au gouvernement lui-même, pour la défense d'un principe. La plupart des grandes conversions parmi nos ennemis, dont certaines bouleversantes, sont dues à ce travail intelligent qui exige du tact, du talent, une possession absolue de son sujet, une connaissance approfondie de l'âme de nos compatriotes anglo-saxons, mais aussi un feu sacré, alimenté de patriotisme et de foi.

Les articles du sénateur, dans les revues canadiennes ou étrangères, en langue anglaise, comme en langue française, débordent de preuves, de textes juridiques et constitutionnels, d'arguments qui recherchent la raison plus que la passion. Sa dialectique serrée est fort goûtée des auditoires anglais, où le prestige du sénateur est grand. C'est aussi lui qui présenta la cause bilingue au Conseil privé et qui fit enfin éclaircir, par l'autorité du tribunal suprême de l'Empire, l'exacte légalité du fameux Règlement XVII.

Tandis que tous les congrès de Bonne-Entente semblaient au fond d'un verre de champagne, avant d'avoir produit le plus mince résultat, une société se formait à Toronto pour rétablir l'harmonie entre les races et sur un terrain commun: l'égalité nationale. Cette association est maintenant connue de tout le Canada, sous le nom de la Unity League et son influence a eu trop de retentissement pour être réputée négligeable. Les deux rapports du Dr Hughes, ce frère du ministre orangiste de la conscription, grand-maître lui-même durant plusieurs années des loges de l'ouest de la province, sont les œuvres tangibles de cette association. Elle réunit, comme

*l'on sait, la plupart des intellectuels, des professionnels, des universitaires de la capitale ontarienne et elle sert efficacement nos intérêts dans des milieux où nous ne perdons rien à être mieux connus.*

*Personne autant que le sénateur Belcourt n'a contribué à la naissance de cette ligue, qui constitue une révolution véritable tenant un peu du miracle. Le coup de maître, ce fut de faire accepter la légitimité des revendications françaises par des hommes que leurs habitudes d'esprit, autant que leur milieu, laissaient étrangers aux aspirations de notre race. Pas une semaine ne se passe, que le sénateur âgé de 64 ans, toujours droit, à peine grisonnant, n'aille porter la richesse de ses renseignements et le secours de ses avis aux membres de la Unity League qui travaillent, dans un camp opposé, au réglément du problème français.*

*M. Belcourt ne néglige pas pour cela la propagande parmi les siens. Nous l'avons vu dans des salles immenses, jeter le grain de la bonne doctrine, au milieu des populations anglaises. Nous l'avons vu aussi, dans de petites salles enfumées de lointaines paroisses, apporter à nos compatriotes le reconfort, avec une pareille chaleur, un égal enthousiasme. Parmi les nôtres, il est le phare sur lequel se guident la jeunesse étudiante de l'Ontario, tout le groupe des instituteurs et des écoliers bilingues de la province, à Ottawa, à Windsor, à Pembroke ou dans les comtés de l'est. Ses lettres lucides, tranchantes, enflammées, pour écarter quelque basse manœuvre, pour réfuter quelque prétention nouvelle de l'adversaire, sont comme les proclamations d'un général à ses troupes, la veille d'une grande bataille.*

*Caractère élevé et solide, le sénateur Belcourt est maintenant une figure nationale. Les Canadiens français de l'Ontario ont pour lui l'admiration et la fidélité qui ne vont qu'au vrai chef. Aux yeux des Anglais, il représente une*

cause: la nôtre, et la seule identification de cet homme avec nos revendications françaises, les émeut déjà sur le caractère de notre droit. Pour la race, des hommes comme le président de l'Association d'Éducation d'Onario constituent un actif dont la valeur ne se calcule pas en piastres et en sous, mais qui entre dans le coefficient moral où se fonde notre survivance.

\* \* \*

### QUE LE PRESTIGE DE NOTRE LANGUE MONTE TOUJOURS

Il convient de placer sur la liste d'honneur des défenseurs de notre langue le R. F. Romuald, du collège commercial de Verdun. Après une correspondance échangée avec M. W.-B. Powell, gérant général de la Montreal & Southern Counties Railway Co., le Révérend Frère obtint de cette compagnie une formule bilingue pour remplacer l'imprimé anglais actuellement à l'usage des écoliers qui voyagent par ce chemin de fer.

Notons en passant que M. Powell, en opérant ce changement, fait remarquer à son correspondant que le public n'avait jamais réclamé cette réforme. Ce qui prouve une fois de plus la justesse de ce mot d'ordre de Mgr Béliveau: "Si nous voulons du français, c'est à nous d'en mettre".

Disons par la même note à M. J.-G. Kirkley, agent de publicité de Montréal, qui se permet d'écrire sur sa correspondance: "Please answer in English", que pour un agent de publicité, il se fait à lui-même une assez mauvaise réclame dans le Québec avec sa formule démodée, autant qu'audacieuse et impolitique. *Nous voulons du français.*

### CONTRE LE TRAVAIL DU DIMANCHE

Voici une bataille qui est loin d'être gagnée et l'occasion s'offre superbe de faire voir notre tenacité. Ceux qui ont besoin d'arguments, devront lire dans la série des traits populaires, celui du Père Archambault, S. J.: *Contre le travail du dimanche.* Le Père traite la question avec son esprit précis et réaliste et toutes ses qualités d'homme d'action. Ne laissons pas finir cette bataille avant de l'avoir gagnée. Il y va de notre âme catholique contre les usurpations étrangères.

## L'APOSTOLAT DANS UN DIOCÈSE DE L'OUEST<sup>2</sup>

---

Le trente novembre 1919, le pape Benoît XV écrivait à l'épiscopat catholique une lettre encyclique, *Maximum illud*, sur la propagation de la foi à travers le monde. Rarement, au cours des siècles, la voix du vicaire de Jésus-Christ s'était fait entendre avec une éloquence plus entraînante en faveur des missions. Ce document, mémorable entre tous, a déclenché, chez tous les peuples catholiques de l'univers, un mouvement apostolique dont on pourrait difficilement trouver l'équivalent au cours des âges. Avant que parût cette lettre encyclique, on prêtait bien un peu partout une oreille attentive à l'œuvre des missionnaires; en certains endroits on ne manquait pas de générosité. Mais, depuis que cette lettre a vu le jour, partout, plus facilement et plus généreusement, on passe de l'attention à l'action. Les nations et les groupes nationaux les mieux partagés en biens spirituels et temporels consentent à se départir d'une partie de leurs ressources, et même de l'élite de leurs ouvriers apostoliques, en faveur des malheureux qui ne connaissent pas la vérité ou qui sont exposés à l'oublier.

\* \* \*

La province de Québec se devait d'emboîter le pas. Elle l'a fait avec l'entrain qu'on pouvait attendre d'elle. Si l'avenir répond au présent et au passé, l'Église tout en-

---

<sup>2</sup> Nous parlons ailleurs du dîner-causerie que la *Ligue d'Action française* offrait le 10 mars à Mgr Prud'homme. Sa Grandeur a bien voulu offrir à notre revue la conférence qu'Elle prononçait, ce soir-là, devant nos amis. Pour cette haute collaboration, nous lui exprimons ici l'hommage de notre vive gratitude. (N. D. L. R.)

tière aura raison de se féliciter. L'initiative qu'ont prise Nos Seigneurs les évêques de Québec de fonder un Séminaire des Missions étrangères complète les efforts que font nos communautés religieuses depuis longtemps pour former le plus grand nombre possible d'apôtres.

En vérité, l'encouragement qu'ils ont donné aux missions n'est pas né avec la fondation, à Montréal, d'un Séminaire des Missions. Le témoignage d'un évêque de l'Ouest qui, pendant toute sa vie, a pu observer le mouvement du catholicisme dans ces régions lointaines, peut avoir son intérêt. Je suis heureux de profiter de l'occasion qui m'est offerte pour rendre l'hommage le plus cordial à des évêques qui ont été des géants de l'apostolat.

Mgr Provencher et Mgr Taché ont certes accompli des merveilles, et dans des conditions qui leur ont imposé la pratique d'un véritable héroïsme. Ne peut-on pas affirmer qu'ils n'auraient accompli qu'une partie de leur tâche, s'ils n'avaient été soutenus par des prêtres et des communautés venus de l'Est, les uns et les autres envoyés par des évêques d'un sens apostolique extrêmement remarquable? Aujourd'hui que nous pouvons mesurer l'intensité de l'effort, la hauteur et le désintéressement des vues, nous pouvons bien nous demander sans crainte ce qu'aurait pu être le laborieux apostolat de l'Ouest, sans les communautés fondées par Mgr Bourget: Les Sœurs grises, Les Sœurs de la Providence, Les Sœurs des Saints Noms de Jésus et Marie, Les Sœurs de Sainte-Anne, Les Sœurs de la Miséricorde.

Figure singulièrement attachante que celle de Mgr Bourget, d'une attitude constamment surnaturelle, voyant, quarante ans d'avance et dans tous les domaines, les besoins de l'Église en ce pays et employant ses ressources à préparer la croissance et les moissons de la foi.

Non, nos évêques n'ont pas attendu 1922 pour manifester un esprit apostolique. Ils ont d'ailleurs donné satisfaction à un besoin très profond de l'âme de notre peuple. Nous avons hérité de cette caractéristique du tempérament de la France: rappelez-vous nos premiers missionnaires, nos premiers découvreurs, nos premiers fondateurs de colonies. La tradition se maintient.

\* \* \*

Me sera-t-il permis d'ajouter que, parmi ceux que travaillent ces désirs d'apostolat, il en est peut-être qui ne se sentent pas le goût de s'expatrier et de se consacrer aux missions lointaines? C'est à leur intention surtout que je suis heureux de parler. L'évêque de Prince-Albert et de Saskatoon se reprocherait de ne pas profiter de son passage dans la province de Québec pour signaler aux jeunes gens, désireux de devenir des apôtres, un champ d'activité on ne peut plus invitant. Il a besoin de prêtres, de religieux et de religieuses. C'est la conclusion à laquelle il est arrivé après avoir terminé la visite des paroisses et des missions, habitées par les différentes nationalités dont se compose la population catholique de son diocèse. Il a besoin d'apôtres dévoués, comme ceux qui se sont consacrés depuis un siècle à l'évangélisation de l'Ouest, comme ceux qui se dépensent encore dans les régions les plus éloignées de la civilisation.

Évidemment, les conditions matérielles du diocèse de Prince-Albert et de Saskatoon ne sont plus celles des temps héroïques. On n'y a plus, comme Mgr Provencher et ses missionnaires, à sillonner les vastes prairies en charrette à bœufs ou en canot d'écorce pendant l'été, en traîne à chiens pendant l'hiver. Mais, à tout prendre,

pour faire face à la situation, il faut des ouvriers d'une trempe plus qu'ordinaire.

Il ne s'agit pas en ce moment de l'apostolat au milieu des catholiques de langue française ou de langue anglaise. Ces deux catégories de catholiques, grâces à Dieu, ont toujours été suffisamment bien desservies; il fut toujours assez facile de leur donner des ouvriers capables de les comprendre et de se faire comprendre d'eux. Il ne s'agit pas non plus des peuplades sauvages. La Congrégation des Oblats de Marie Immaculée a une organisation puissante et active qui s'occupe de ces ouailles d'autant plus chères qu'elles sont plus malheureuses. Maintenant comme par le passé, le travail des Oblats est admirable. On peut croire qu'ils continueront de se recruter en nombre suffisant et de trouver les ressources pour accomplir la tâche qui leur est confiée.

En ce moment, il est question de ceux qui n'ont personne ou à peu près pour parler en leur nom et intéresser à leur sort les provinces mieux favorisées. Il s'agit de ceux que l'on appelle communément les "étrangers", "foreigners", de tous les catholiques autres que ceux de langue française, anglaise ou indienne. Ce sont surtout des Allemands, des Hongrois et des Polonais<sup>3</sup>.

L'idéal, sans doute, serait de donner à chacun de ces groupes homogènes des prêtres indigènes; des prêtres de leur race et de leur mentalité; des prêtres, pour parler la langue de Benoît XV, "que tout, naissance, mentalité, impressions, idéal rattache à leurs ouailles, et qui sont

<sup>3</sup> Avec les Polonais, partout où ils se rencontrent, se trouvent mêlés une forte proportion de Ruthènes ou d'Ukrainiens catholiques du rite grec. Ces derniers ont leur Ordinaire propre en la personne de Mgr Budka. L'évêque de Prince-Albert et de Saskatoon n'a donc pas à s'occuper d'eux, pas plus qu'il n'a à s'occuper des deux ou trois cent mille Ruthènes ou Ukrainiens dispersés dans tout le reste du pays.

merveilleusement armés pour acclimater la vérité dans les âmes"; des prêtres qui, "mieux que tout autre, savent choisir les moyens de forcer la porte des cœurs"; des prêtres qui "ont facilement accès auprès de bien des âmes dont le prêtre étranger se voit interdire le seuil". L'expérience cependant a appris que, dans les conditions où vivent nos groupes catholiques venus de l'Europe centrale et orientale, cet idéal est presque impossible à atteindre. Malgré tous les efforts tentés dans le passé, il a toujours été impossible de trouver un nombre suffisant d'ouvriers indigènes pour faire face aux besoins spirituels de leurs compatriotes établis dans l'Ouest. C'est que les bons ouvriers de l'Europe, qui songent à s'expatrier, choisissent de préférence les groupes les plus considérables de leurs nationaux. Qui pourrait les en blâmer? Or, comme l'Ouest compte peu de ces groupes nombreux, il est forcément exposé à n'avoir pas le premier choix, ni le second même. Dès lors, il faut renoncer à ce qui serait l'idéal.

Que faire, du moins pour s'en rapprocher? Allons-nous donner à ces catholiques des prêtres qui, sachant l'anglais et le français, ne parlent que des bribes de la langue maternelle de ces gens? Ce serait le parti le plus conforme à la théorie du moindre effort. Mais il faudrait être peu perspicace pour y voir un moyen efficace d'évangélisation; ce serait même se montrer bien peu apostolique.

Les Allemands, les Hongrois et les Polonais sont très attachés à leur nationalité et, partant, à leur langue respective. Les jeunes, comme ceux dont le séjour au Canada remonte à un quart de siècle, y tiennent autant que les Anglais et les Canadiens français à la leur. Ils y tiennent surtout à l'église. Ils prétendent que, comme catholiques, ils ont le droit d'être traités avec les mêmes égards que toutes les autres nationalités. Ils se considèrent, d'ailleurs



comme les catholiques anglais et français, traités injustement si on ne leur donne des prêtres qui "s'assimilent", (c'est l'expression même de Benoît XV), à leurs ouailles. Ils voient, dans le prêtre qui cherche à s'assimiler les fidèles plus qu'à s'assimiler à eux, un apôtre qui a en vue "un avantage autre que celui des âmes". Enfin, c'est le petit nombre parmi eux qui peuvent tenir convenablement une conversation dans une langue autre que la langue maternelle, écouter avec profit en anglais ou en français. C'est là un fait dont il faut tenir compte, si nous voulons préserver parmi eux le culte de la vérité catholique et la pratique des vertus chrétiennes. Et il se passera encore bien des décades avant que cesse "l'appel de la race" dans ces groupes homogènes dispersés à travers nos prairies. Comment, avec des prêtres incapables de parler facilement l'une ou l'autre des langues maternelles de ces peuples, rendre les offices religieux attrayants, apprendre à ces populations à connaître et à aimer la vérité religieuse, combattre efficacement l'erreur qui menace de s'infiltrer de toute part ?

Sommes-nous donc acculés à l'alternative de laisser à eux-mêmes la plupart de ces étrangers ou de les confier à des chefs qui ne seraient pas à la hauteur de la situation ?

Il y a, nous semble-t-il, une solution, intermédiaire. Le moyen n'est pas nouveau dans l'Église du Bon Dieu. C'est que les nôtres se fassent tout à tous, qu'ils étudient à fond la langue et les mœurs de nos étrangers, qu'ils se chargent alors de les instruire et de les pousser à la pratique des vertus chrétiennes. De tout temps, ce fut la devise des apôtres et des missionnaires en tous les pays. Ce fut la politique de l'Église, chez nos sauvages, depuis les premiers missionnaires qui sont venus au Canada avec Champlain jusqu'à ceux qui accompagnèrent Mgr Provencher

dans l'Ouest. C'est la méthode que suivent les missionnaires, au milieu des païens de l'Asie et de l'Afrique. C'est celle que recommande Benoît XV. En parlant des connaissances nombreuses que doit avoir le missionnaire, le Saint-Père disait aux évêques: "Au premier rang des connaissances que doit acquérir et posséder à fond le missionnaire, il faut placer évidemment la langue du pays qu'il se propose d'évangéliser. Qu'il ne se contente pas d'une connaissance superficielle de cette langue, mais qu'il la possède assez pour la parler couramment et correctement. Il se doit à tous, ignorants et lettrés, et il n'est pas sans savoir ce que peut le parfait maniement d'une langue pour attirer les sympathies de l'esprit public". A considérer le contexte, il est évident que "la langue du pays", sous la plume du Pape, c'est la langue que parlent habituellement les fidèles dont on est chargé. Cette méthode recommandée par le Pape, c'est celle que suivit Mgr Langevin, de célèbre mémoire. Elle lui a permis de sauver des groupes importants d'immigrants catholiques, qui nous arrivaient de l'Europe comme par avalanches.

En somme, on demande, pour les catholiques allemands, hongrois et polonais, de Prince-Albert et de Saskatoon, ce qu'obtiennent tous les évêques étrangers pour les peuplades païennes de leurs diocèses. Il faut que, dans ce diocèse, ces catholiques soient aussi bien traités que l'ont été et que le sont encore les Indiens depuis Mgr Provencher. S'ils doivent évoluer un jour, nous évoluerons alors; et ce sera facile. En attendant, il faut au milieu d'eux des apôtres de chez nous qui se fassent tout à eux.

La tâche ne manque pas de difficulté. Mais est-il plus difficile d'apprendre l'allemand, le hongrois et le polonais, que ce l'est d'apprendre les langues chinoise et japonaise ou les dialectes africains et indiens? Ce que l'on

fait pour convertir les païens de l'extérieur, n'est-il pas convenable qu'on le fasse pour maintenir dans le giron de l'Église des catholiques de chez nous? Ne serait-ce pas le comble de l'inconséquence de ne pas au moins le tenter? "Celui qui ne s'occupe pas des siens est pire qu'un infidèle", a dit saint Paul. Ne mériterions-nous pas ce reproche si, toutes choses égales d'ailleurs, nous allions étudier les langues pour convertir les étrangers et refuser de le faire pour desservir les nôtres?

L'évêque d'un diocèse cosmopolite comme celui de Prince-Albert et Saskatoon pourrait-il se rendre le témoignage d'avoir fait tout son devoir si, après s'être convaincu qu'il lui est impossible de trouver un nombre suffisant d'ouvriers apparentés aux divers groupes nationaux de son diocèse, il ne tentait pas l'impossible pour leur trouver, parmi ses compatriotes à lui, des ouvriers capables de se faire comprendre d'eux et de les comprendre intimement?

On a vu dans le passé, et l'on voit encore de nos jours, des missionnaires venir au Canada, de certains pays de l'Europe, pour étudier ici des langues inconnues et travailler au milieu de peuples étrangers. Honneur à ces intrépides apôtres! Honneur pareillement à ceux des nôtres qui, obéissant à l'appel de Dieu et à un besoin de dévouement apostolique, s'en vont apprendre en d'autres continents des langues nouvelles et des mœurs étrangères! Mais ce sursaut de vie apostolique, l'Ouest canadien n'a-t-il pas le droit de souhaiter qu'il se produise un peu aussi en sa faveur?

Dans le diocèse de Prince-Albert et Saskatoon, des milliers de catholiques ne voient le prêtre que quelques fois l'année; des milliers de petits catholiques grandissent sans écoles catholiques, sans maîtres catholiques, sans religieux et religieuses pour s'occuper de leur éducation,

sans catéchisme, au milieu de mille influences délétères! Plus de trente postes sont prêts à y recevoir des prêtres résidents; ce sont les embryons de paroisses plus considérables que ne l'étaient, il y a une trentaine d'années, la plupart des paroisses les plus florissantes des diocèses de Saint-Boniface, de Winnipeg et de Régina. Ces embryons, nous avons le droit de le prévoir, vont se développer rapidement par l'accroissement naturel et l'immigration. Quel champ immense d'action ils offrent au zèle apostolique!

Outre ces positions acquises, qu'il nous faut conserver, que dire des conquêtes à faire? Les non-catholiques sont aussi des âmes à ramener. On a été étonné du nombre des conversions qui se sont opérées en Angleterre et aux États-Unis, par le travail des missionnaires catholiques au milieu des hérétiques et des incroyants. Pourquoi ne tenterions-nous pas des efforts analogues chez nous?

\* \* \*

On se prend parfois à rêver, quand on lit des livres comme celui du R. P. Duchaussois, O. M. I.: "Aux glaces Polaires" et comme les rapports de nos missionnaires. On se dit que l'Église envisagerait avec confiance l'avenir; elle serait en paix au sujet des fidèles qui lui sont soumis; elle escompterait de belles victoires au milieu des incroyants, si elle pouvait compter, au milieu de nos populations, sur une pléiade d'ouvriers trempés comme ceux que nous envoyons à l'étranger! Que les jeunes pensent à ces choses, quand les rêves apostoliques viennent hanter leur cerveau. L'apostolat, comme la charité dont il est le fruit, doit être ordonné.

MGR JOSEPH PRUD'HOMME,

*Évêque de Prince-Albert et de  
Saskatoon.*

---

## IN MEMORIAM

---

### MADAME J.-ERNEST PINAULT

Elle était la mère de l'un de nos directeurs, M. l'abbé Lucien Pinault, et de notre collaboratrice, Joyberte Soulanges. Femme de grande foi, amoureuse de vie cachée, elle vécut comme une recluse, ne connaissant que sa maison et l'église. Elle suivait de près néanmoins les travaux et les succès de ses enfants; mais elle aimait d'abord ces travaux pour les causes qu'ils servaient. Elle servait elle-même, à sa manière, en priant pour toutes nos causes. Et Dieu seul a pu compter les chapelets que cette femme pieuse aura égrenés pour que la patrie soit plus grande et plus chrétienne!

### MADAME R.-L. MERCIER

L'*Action française* dépose ses respectueux regrets sur la tombe de Madame Marie Forgues (épouse en premières noces de Paul-Émile Lamarche et, en secondes noces, de M. R.-L. Mercier). Elle mit ses remarquables qualités d'esprit et son ardente générosité non seulement au service de sa famille mais aussi des pauvres et des malades.

L'*Assistance maternelle* doit à son intelligente initiative et à son dévouement de s'être développée et d'avoir rendu de précieux services. Toujours prête à seconder les mouvements d'aspiration nationale et charitable, madame Mercier peut servir d'exemple à tant de femmes et de filles qui gaspillent à des riens leurs jours et leurs nuits.

### M. ANATOLE DE BOUCHERVILLE

Nous déposons notre hommage sur la tombe de ce descendant d'un grand Canadien qui fut un grand ami de notre pays. L'on se rappelle que l'année dernière, de passage au Canada, il prit part à notre pèlerinage à Boucherville, au manoir même de son illustre ancêtre. De ce jour il s'attacha vivement à notre œuvre. A Paris, il continuait de nous lire et le courrier nous apporta plusieurs fois les encouragements de ce noble vieillard qui, dans l'île Maurice, sa petite patrie, avait soutenu les mêmes luttes que les nôtres pour la défense de l'âme française. Il était entièrement de la famille canadienne par son âme de Français et par sa foi de catholique.

Que le bon Dieu accueille nos prières pour tous ces amis de notre œuvre.

---

# NOTRE PROBLÈME AGRICOLE

## II

### LES CAUSES DU MAL

En 1820, notre habitant, aidé de sa famille, consommait le plus gros de sa production. Aujourd'hui ce n'est plus la même chose. Il est même devenu banal de dire que le cultivateur du XXe siècle produit surtout pour vendre.

Cette transformation<sup>1</sup>, provoquée par l'accroissement des centres industriels, par l'emploi de procédés de culture plus efficaces et par l'application de la vapeur et de l'électricité dans les transports, a eu pour effet de susciter une concurrence effrénée entre les cultivateurs du monde entier. Aujourd'hui, sur les marchés de l'Europe occidentale, l'éleveur des cantons de l'Est doit éliminer celui de l'Alberta; le producteur de blé de l'Ouest canadien doit rivaliser avec le colon de l'Argentine, le paysan de l'Ukraine et le grand propriétaire français; le producteur de beurre du Québec doit soutenir la concurrence de ses confrères de la Nouvelle-Zélande et du Danemark.

Cet état de choses a pour principal avantage de mettre à la disposition des consommateurs, — de ceux du moins qui peuvent payer — des produits nombreux et variés. En revanche chaque cultivateur, pour se maintenir, n'a plus d'autre ressource que celle de viser à mettre sur le marché, avec le minimum de dépenses, les meilleurs produits possibles. C'est donc à réduire ses prix de revient que notre

---

<sup>1</sup> La conservation de certaines denrées par les procédés frigorifiques contribue également à accroître la concurrence entre certains groupes de producteurs agricoles.

habitant doit tendre constamment... "Celui-là gagnera le plus, qui aura produit au prix le plus bas"<sup>2</sup>.

Cependant l'agriculteur ne peut pas toujours ajuster ses prix de revient aux conditions des marchés, surtout dans les périodes de crise. Si aujourd'hui notre cultivateur produit à des prix de revient trop élevés, s'il achète plus cher qu'il ne vend, c'est dû à plusieurs causes dont les principales sont d'ordre politique, social et économique.

#### CAUSES D'ORDRE POLITIQUE

En toute justice, nous devrions commencer par mettre en cause le régime parlementaire et établir que, par son aptitude à désagréger les forces nationales, par sa tendance à mettre en conflit perpétuel les intérêts particuliers avec l'intérêt général, ce régime a contribué à faire oublier les véritables besoins de notre agriculture. Mais l'espace nous manque; puis... les Maurras, les Mussolini et les Riviera sont encore inconnus au Canada.

Parmi les causes d'ordre politique qui ont contribué à jeter les désarroi dans notre agriculture, il faut signaler notre participation à la guerre et les mesures tarifaires qui entravent nos relations commerciales avec nos voisins du Sud. Quand nous considérons le montant énorme de la dette qu'il nous faut payer aujourd'hui pour avoir pris part à la guerre européenne et que nous calculons les crédits de toutes sortes que nous aurions dû consentir, dès 1916, pour mettre notre pays en état de sortir indemne des difficultés de l'après-guerre, nous ne pouvons nous empêcher de regretter l'excès de générosité qui, de 1914 à 1919, a aveuglé ceux qui avaient alors en mains les destinées de notre pays. Notre dette nationale s'élevait au 31 mars 1922, à \$2,422,135,801.00, après avoir été de \$335,996,850.00

<sup>2</sup> Voir *Économie Rurale* par E. Jouzier, 3ème édition, page 75.

au 31 mars 1914<sup>3</sup>. A la fin de 1918, nous avions dépensé, pour fins de guerre, la somme totale de \$1,898,792,193.00<sup>4</sup>. Le tiers du même montant dépensé dans le Canada, pour des fins constructives, nous eût grandement aidés à vaincre les nombreuses difficultés qui nous assaillent depuis 1920. Le Canada manque aujourd'hui de monde. Or notre participation a justement eu pour effet de nous enlever plusieurs citoyens de valeur, les uns morts au front, les autres partis pour l'étranger. Si, au lieu de tant dépenser pour détruire, nous avions employé une partie de nos capitaux à rendre plus accessibles et plus faciles à défricher nos régions de colonisation, nous pourrions aujourd'hui engager un plus grand nombre de ceux qui doivent quitter les vieilles paroisses à aller se fixer dans ces régions.

Nos chemins de fer, par suite de la mauvaise administration, — mauvaise administration favorisée par notre participation à la guerre, — ont souffert de déficits énormes, à tel point que, pour combler ces déficits, nous devons payer aujourd'hui des taux exorbitants. Ces taux ont leur répercussion sur les prix de revient de nos produits agricoles. Ainsi, en octobre 1922, le transport par voie ferrée d'une tonne de pierre à chaux moulue, de Sherbrooke à Sainte-Anne-de-Lapocatière, coûtait plus cher que le prix de cette tonne elle-même.

Notre dette de guerre force nos gouvernants à pressurer les producteurs d'impôts de toutes sortes. Ces impôts, en grand nombre indirects, etombent, pour une large partie, sur les cultivateurs, car ceux-ci sont aujourd'hui consommateurs de nombreux articles manufacturés et ne peuvent pas se reprendre sur les produits qu'ils vendent.

<sup>3</sup> Voir *Annuaire du Canada*, 1921, page 670.

<sup>4</sup> Voir *Direct and indirect costs of the great world war*, par Ernest-L. Bogart, 1919, Oxford University Press, page 51.



Les marchés nous font défaut depuis 3 ans pour nos produits agricoles. Si, au cours de la guerre, nous avons dépensé la dixième partie de nos millions à maintenir l'équilibre dans notre organisation économique, nous aurions aujourd'hui un commerce intérieur plus actif; nous pourrions attendre avec plus de confiance la reprise du commerce international.

Enfin, parmi les autres causes politiques qui ont contribué à rendre notre agriculture peu prospère, signalons les deux politiques tarifaires canadienne et américaine. Nous ne sommes pas de ceux qui exagèrent l'influence des tarifs douaniers sur le commerce international. Cependant nous sommes convaincu de deux choses: les droits de douane que nous imposons sur les machines agricoles, contribuent à faire hausser les prix de revient de nos produits agricoles et, par conséquent, à rendre plus âpre pour nos habitants la concurrence internationale. De plus, notre politique douanière a eu cet autre effet: elle contribue très souvent à faire hausser les prix d'articles devenus de consommation courante dans nos campagnes.

Une dernière cause de notre malaise a été le tarif américain entré en vigueur en septembre 1922. A la suite de l'adoption de ce tarif, nos exportations agricoles aux États-Unis ont subi une forte diminution. Qu'on en juge par les chiffres suivants: pour les neufs mois terminés en juin 1922, nos exportations de produits agricoles aux États-Unis s'élevaient à \$422,200,038.00; pour la période correspondante terminée en juin 1923, ces exportations s'élevaient à \$38,593,180.00 seulement.<sup>5</sup>

<sup>5</sup> Voir *Bulletin des Renseignements commerciaux*, Ottawa, 21 juillet 1923, pages 42 et 43. A lire sur ce sujet, le témoignage de M. Adé-lard Fortier, devant le Comité Spécial nommé pour étudier les conditions de notre agriculture. Rapport des séances du Comité, Ottawa 1923.

## CAUSES D'ORDRE SOCIAL

Dans l'ordre social, notre classe agricole souffre d'un excès d'individualisme et de l'absence d'une élite.

L'individualisme semble à première vue difficile à expliquer chez les ruraux du Québec. N'ont-ils pas l'organisation paroissiale, organisation éminemment propre à stimuler l'esprit d'entente et d'association? Pourtant si nous observons bien les choses, nous sommes forcés d'admettre que nos habitants font encore bien peu de coopération et qu'ils ne savent guère s'entendre pour promouvoir leurs communs intérêts professionnels. Tout de même, il ne faudrait pas croire l'association professionnelle et la coopération impraticables dans notre pays. Nous estimons même que si les fondateurs de nos premières associations professionnelles ou coopératives avaient bien compris les principes de l'organisation, s'ils avaient su stimuler l'esprit paroissial ou local de nos agriculteurs, les résultats obtenus auraient été bien meilleurs. Cet excès d'individualisme serait donc lui-même un effet de l'ignorance des principes indispensables au succès de toute association. C'est dire qu'il manque dans nos campagnes une élite<sup>6</sup> dont le prestige et le savoir soient assez grands pour grouper les individus isolés et leur apprendre à utiliser les découvertes scientifiques les plus avantageuses.

Ce manque d'une élite fait encore que tant de nos agriculteurs ignorent les notions élémentaires d'une saine économie nationale. Ainsi est-il rare d'entendre des agri-

<sup>6</sup> L'absence d'une élite agricole au courant des avantages du crédit coopératif a largement contribué à mettre certains cultivateurs dans la gêne depuis 3 ans. Tout le monde s'accorde à reconnaître la nécessité du crédit agricole dans le Québec. — Nos caisses populaires ont rendu de grands services, elles pourront en rendre de plus grands lorsque leurs dirigeants les auront groupées en une solide fédération. — Les caisses stimulent l'épargne.

culteurs réclamer à tout propos l'aide de l'État, comme s'ils ne devaient pas, eux propriétaires fonciers, être les premiers à souffrir d'un excès d'étatisme?

On reproche parfois aux Écoles d'Agriculture de n'avoir pas fourni cette élite. Il ne faut pas oublier que, dans les milieux ruraux, les traditions de famille contribuent souvent plus que la compétence professionnelle à donner le prestige et l'influence; que tous les "B. S. A." n'ont pas les moyens de devenir propriétaires d'exploitations agricoles de \$25,000 à \$30,000.00; enfin que l'enseignement agricole universitaire est encore à ses débuts dans le Québec.

#### CAUSES D'ORDRE ÉCONOMIQUE

Plusieurs raisons économiques contribuent à aggraver le sort de notre agriculteur à l'heure actuelle. Signalons le manque d'adaptation de plusieurs fermes aux conditions présentes de l'agriculture, la dépression industrielle et commerciale, l'inflation monétaire et le déséquilibre entre la production et la consommation.

Des enquêtes conduites au Canada et aux États-Unis, dans le but d'étudier l'administration des fermes dans ces deux pays, démontrent que les cultivateurs les plus prospères obtiennent sur des fermes de moyenne étendue<sup>7</sup>, de bons rendements et des produits variés. Il est entendu que ces cultivateurs suivent le système de production imposé par les conditions de leur milieu. C'est pour avoir oublié ces principes que plusieurs de nos gens en "arrachent" sur leurs terres depuis quelques années.

L'agriculture, par suite de sa complète dépendance du climat et du sol, ne se prête pas, autant que l'industrie,

<sup>7</sup> Quand nous parlons de l'étendue et du développement d'une entreprise agricole, nous ne parlons pas exclusivement de la superficie des champs; nous parlons aussi du nombre des bêtes.

à la spécialisation. Le soleil, les gelées, les pluies, les sécheresses exercent une action prépondérante sur le récoltes. L'action de l'homme ne peut être féconde qu'à la condition d'être favorisée par celle de la température. Or, le meilleur moyen pour le cultivateur de tirer bon parti du sol et de la température, ainsi que des marchés, c'est de varier sa production. Car la variété dans la production, — par exemple l'exploitation rationnelle des plantes et du bétail, — lui permet de réduire le prix de revient de chacun des produits d'une ferme. Elle permet encore d'utiliser à l'année, ou presque, la main-d'œuvre, les bâtisses et certaines machines. Les risques de perte totale deviennent moins grands, parce que répartis sur plusieurs produits; et, pour la même cause, les profits sont plus stables.

Dans l'État de New-York, on a comparé les revenus de cultivateurs spécialisés dans la culture fruitière avec ceux de cultivateurs s'adonnant à la fois à l'industrie laitière et à la vente de certains produits en nature, tels que les pommes de terre, le blé, les choux ou le foin, et l'on a trouvé que, sur une période de 15 années, les revenus des cultivateurs de la deuxième catégorie doubleraient, en moyenne, ceux des cultivateurs de la première catégorie. Dans notre province bien des cultivateurs pourraient varier davantage leur production ou du moins établir un meilleur équilibre entre leurs spéculations animales et leurs spéculations végétales. En variant leurs cultures, en faisant quelque chose de plus que du foin de mil ou de trèfle, de l'avoine et un peu de lait, bien des cultivateurs verraient, à la longue, leurs profits augmenter. Une certaine variété les aiderait encore à conserver plus économiquement la fertilité de leurs terres.

Chaque entreprise agricole doit aussi avoir une cer-

taine étendue. Il est impossible de déterminer d'une façon rigoureuse le développement que chaque cultivateur doit donner à son entreprise. En général, nous pouvons affirmer que, dans nos comtés de grande culture, plusieurs fermes n'ont pas l'étendue suffisante pour permettre à leurs propriétaires de produire au plus bas prix possible. La chose s'explique assez facilement pour les fermes des vieilles paroisses. En effet, lorsque ces paroisses furent ouvertes, les machines agricoles n'étaient pas introduites dans nos campagnes. C'était le temps de la faucille, du petit râteau et du fléau. Un cultivateur pouvait alors à peine produire le huitième de ce qu'il produirait aujourd'hui. De nos jours c'est différent, les champs doivent être plus grands, les bâtiments plus vastes et les animaux plus nombreux. Cela ne veut pas dire que la ferme doive être agrandie d'une façon illimitée<sup>8</sup>. Non, mais il faut bien reconnaître que plusieurs fermes ne sont plus adaptées, quant à l'étendue, aux conditions de la production agricole moderne.

M. le professeur Leitch, du collège d'Agriculture de Guelph, après avoir étudié les revenus de 368 cultivateurs du comté d'Oxford en Ontario, a constaté que les fermes

<sup>8</sup> Voir *The Dairy Farm*, par A. Leitch, B. S. A., The Musson Book Company Ltd. Toronto 1920, page 180. Voici en quels termes le professeur Leitch explique le succès des fermes d'une certaine étendue:

... "The chief reason for this condition is that the increased volume of business done on the larger farms gives the owner greater opportunity for having a large remainder of profits after all expenses are met".

"Another cause which contributes greatly to the larger profits of the bigger farms is the proportionately smaller amounts of capital tied up in buildings and machinery on the larger farms. Buildings and machinery are a vital necessity on every farm but by themselves they do not produce any revenue as land and live-stock do, and if a large proportion of the farm capital is devoted to these two items there must be proportionately smaller share invested in revenue-producing enterprises such as land and live stock..." (Voir même ouvrage, page 177)

d'environ 200 acres et représentant un capital total moyen de \$25,000.00 à \$35,000.00 étaient les plus payantes. Son étude lui a permis de constater que, sur ces fermes, la proportion du capital engagé dans les bâtisses, par rapport au capital total, était de 12% moins élevée que sur celles d'une étendue moyenne de 21 à 45 acres et d'un capital total moyen de \$7,576.00. Il a constaté aussi qu'en moyenne le travail d'un homme pouvait suffire, sur les fermes de la 1re catégorie, à cultiver 44 acres, tandis que sur les fermes de petite étendue il ne suffisait, en moyenne, que pour 28 acres<sup>9</sup>.

Une autre infériorité dans l'organisation de nos fermes provient de la faiblesse relative de nos rendements. Garder des vaches qui ne donnent pas 4,000 lbs de lait par année ne peut pas payer. Sans prêcher la culture intensive dans tout le pays<sup>10</sup>, nous croyons sage d'augmenter nos rendements. Ce serait une excellente manière de réduire le coût de production de nos principales denrées.

En général, les cultivateurs les plus à l'aise obtiennent des rendements supérieurs à la moyenne de leur région. Pour cela, il ne font guère plus de dépenses que leurs voisins. Ils adoptent une bonne rotation, appliquent les engrais réclamés par leur sol, font leurs travaux de culture en temps opportun, emploient des semences

---

<sup>9</sup> La production agricole ne se prête pas comme la production industrielle, à la concentration des capitaux.

<sup>10</sup> Le grand agronome, Lecouteux, dans son livre, *L'Agriculture à grands rendements*, (page 55), écrivait en 1892: "Que le produit brut porté à son apogée ne répond pas partout au maximum de produit net, sur tous les territoires de valeur variable qu'exploite aujourd'hui l'agriculture, il faut s'incliner devant cette loi économique qui, en ce qui concerne la France, nous fait un devoir d'admettre que, pour un nombre d'années indéterminées, nous serons encore dans une période agricole où le régime intensif devra se restreindre à nos meilleures terres et à celles qui sont le plus promptement et le plus facilement améliorables..."

sélectionnées et bien acclimatées, neutralisent l'action des maladies des plantes et font la lutte aux insectes nuisibles. En matière d'industrie animale, ils choisissent des reproducteurs de haute lignée, donnent une alimentation appropriée à la production de leurs bêtes, sélectionnent leurs vaches ou leurs poules afin de ne garder que celles qui rapportent plus qu'elles ne coûtent.

Dans le Québec, la majorité de nos cultivateurs négligent plus ou moins, d'adapter l'organisation de leurs fermes aux exigences d'une production économique. Ce manque d'adaptation est, pour une bonne part, le résultat du retard considérable apporté dans l'organisation de notre enseignement agricole. Il faut bien reconnaître que nos voisins du Sud et de l'Ontario nous ont devancés sur le rapport de l'enseignement et des recherches agricoles. Les Américains ont jeté, dès 1862, les bases de leur enseignement agricole supérieur. Depuis cette date, les divers États de l'Union ont fondé de superbes collèges d'Agriculture. A ces institutions on n'a jamais marchandé les subsides. Les Américains ont compris depuis longtemps que l'instruction et les recherches agricoles doivent être les plus dispendieuses de toutes, comme le dit si bien M. le Dr Bailey. Leur sens pratique leur a fait mettre en pratique, bien avant nous, cette vérité énoncée après la guerre, en 1919, par M. E. Tisserand de Paris, que: "... c'est à la science à percer les ténèbres au milieu desquelles nous vivons encore, et à éclairer notre agriculture, et c'est à l'enseignement qu'il appartient de faire connaître les solutions acquises et les applications à faire. Savants et professeurs doivent consacrer à cette double tâche toute leur science et tout leur temps, avec le dévouement qu'exigent l'avenir de l'Agriculture et le relèvement du pays..." Dans les collèges agricoles américains s'est formée cette

élite scientifique indispensable aujourd'hui au progrès de l'agriculture de tous les pays. Les grands agronomes, comme le professeur Babcock, les Docteurs Armsby et Bailey, font honneur à nos voisins. Il suffit de nous rappeler les services rendus par un seul de ces hommes, le professeur Babcock, à l'industrie laitière, pour comprendre combien les Américains ont été sages en organisant, les premiers dans l'Amérique du Nord, leur enseignement agricole universitaire.

Les Ontariens ont su, eux aussi, plus tôt que nous, comprendre la nécessité de l'enseignement agricole supérieur. En 1874 ils fondaient l'institution destinée à devenir le collège agricole de Guelph: collège rendu célèbre par les travaux du professeur Zavitz, et par la fameuse luzerne Grimm. Tout le monde doit aujourd'hui reconnaître que le travail accompli à Guelph a fait gagner des millions aux fermiers de la province voisine.

Pendant que nos voisins et concurrents s'appliquaient à découvrir et à utiliser les moyens de faire faire des revenus à leurs agriculteurs, nos écoles d'agriculture, loin de se développer, vivaient ou mouraient. Nous sommes de 20 ans en arrière sur les États-Unis et l'Ontario, au point de vue de l'enseignement agricole supérieur. Il ne faut pas nous étonner alors si, étant toujours les derniers à connaître les découvertes de la science agricole, nos habitants sont vaincus par la concurrence de l'extérieur et doivent gagner les "factories". A l'heure qu'il est, dans le Québec, après 3 siècles de colonisation et d'agriculture, les Canadiens français n'ont pas encore créé une seule variété de plante, ni découvert un seul procédé économique d'alimentation du bétail, qui soient bien adaptés aux conditions du Canada oriental. C'est dire que, sous un climat sévère et sur un sol souvent très pauvre, nos cultivateurs doivent



se contenter de méthodes adaptées aux sols fertiles et aux climats plus doux des pays d'Amérique ou d'Europe qui leur font concurrence.

Notre lenteur à organiser le haut enseignement agricole a eu pour résultat forcé de nous faire négliger l'expérimentation. Nous n'avons de stations expérimentales dans le Québec que depuis à peine 15 ans. En outre, dirigées par des fonctionnaires établis à Ottawa, ces stations peuvent difficilement poursuivre un travail de recherches requis par les conditions spéciales des régions où elles se trouvent<sup>11</sup>. Nos "Fermes expérimentales" ont fait un bien inappréciable à l'agriculture canadienne: entre autres résultats, nous leur devons le blé Marquis, des améliorations sérieuses dans nos méthodes de production avicole, etc.

Cependant, en ce qui concerne la province de Québec, — à cause de la sévérité de son climat, — un gros travail aurait dû être fait depuis longtemps dans le but de créer des variétés de graminées et de légumineuses rustiques et hâtives. Notre ignorance des principes les plus élémentaires de la zootechnie nous a coûté cher depuis 70 ans. Ainsi, en 1852, lorsque pour améliorer nos troupeaux, nous avons résolu d'importer au pays des races étrangères, nous avons commis une grave erreur. Nous avons alors au pays une race rustique et bien acclimatée: le bétail canadien<sup>12</sup>. Ce que nous devions faire c'était de sélectionner les meilleurs sujets de cette race. Cette poli-

<sup>11</sup> Les conditions climatiques et les qualités des sols d'une province plus grande que la France ne peuvent pas être les mêmes dans chacun des comtés de cette province. C'est dire que l'adaptation des recherches aux conditions des différentes régions est indispensable.

<sup>12</sup> Notre intention n'est pas de discuter sur les aptitudes de chacune des diverses races laitières aujourd'hui implantées dans le Québec. Nous voulons simplement établir qu'erreur a été commise, vers 1850, par suite de l'ignorance d'un principe important dans l'élevage du bétail.

tique nous eût coûté beaucoup moins cher que l'importation d'animaux écossais, hollandais ou américains — importation que nous devons toujours continuer — et nous eût donné de bien meilleurs résultats. Le nombre de nos éleveurs d'animaux de race pure serait plus grand; notre province serait aujourd'hui reconnue comme un centre d'élevage de bétail canadien amélioré; et, au lieu d'importer sans cesse du sang étranger, nous vendrions nos sujets aux éleveurs des autres provinces et des États-Unis.

Parmi les causes économiques contribuant au malaise du cultivateur, il y a la dépression commerciale dont souffrent tous les pays depuis trois ans. Dans l'économie du monde contemporain, les difficultés du commerçant ont souvent pour résultat d'accroître celles de l'agriculteur, car celui-ci dépend presque entièrement des marchés extérieurs. Des observateurs comme l'économiste américain, M. R.-W. Babson sont très catégoriques à ce sujet<sup>13</sup>. Quant les activités commerciales et l'industrie du monde se ralentissent, le cultivateur ne peut pas vendre à des prix convenables et il est alors lui-même réduit à la gêne. Nous n'insisterons pas sur le fait observé et admis par tout le monde de la dépression commerciale de l'après-guerre. Contentons-nous de rappeler que le nombre des faillites commerciales au Canada passait de 1.034 en 1920 à 2.371 en 1921<sup>14</sup>, et que la valeur par tête de notre commerce extérieur est tombée de \$276.42 en 1921 à \$165.94 en 1922. La construction des navires dans le monde n'a

<sup>13</sup> M. Babson dit: "While it is true that agricultural conditions the world over are his principal concern, it is also true that healthy or unhealthy business abroad has a great effect on his prosperity". Voir *Journal of Farms Economics*, Janvier 1924, page 46.

<sup>14</sup> Voir *Annuaire du Canada*, 1921, page 736.

pas atteint, en 1923, la moitié du lancement opéré au cours de 1913<sup>15</sup>.

La difficulté des échanges commerciaux s'est trouvée accrue par le déséquilibre que la cessation brusque des hostilités a révélé ou provoqué entre la production et la consommation des richesses agricoles. Au cours de la guerre, les pays éloignés des champs de bataille ont vu leur production agricole encouragée d'une façon extraordinaire. Les cultivateurs de ces pays, excités souvent par des prix trompeurs<sup>16</sup>, se sont alors habitués à produire sans considération des dépenses. Après l'armistice, les soldats des pays belligérants sont retournés à leurs champs ou à leur ateliers. Le travail de ces vétérans, redevenus producteurs, n'a pas tardé à nous enlever une partie des acheteurs que la guerre avait, pendant 6 ans, forcés d'accepter nos prix. De plus, les consommateurs de ces mêmes pays devaient bientôt ressentir, d'une façon aigüe, les effets de la destruction à laquelle le monde s'était adonné pendant cinq ans; ils devaient s'apercevoir bientôt qu'ils étaient beaucoup plus pauvres qu'en 1914, et qu'ils ne pouvaient plus acheter comme autrefois des pays d'outre-mer.

En effet, les gouvernements des pays Européens entrés dans le conflit avaient tous eu recours, plus ou moins, à l'expédient de l'inflation monétaire pour suffire aux besoins immédiats de la lutte. Après la guerre, plusieurs de ces pays, forcés de subir les horreurs de la guerre civile ou

<sup>15</sup> Voir le *Bulletin des renseignements commerciaux*, Ottawa, 16 février 1924.

<sup>16</sup> En 1913, au Canada, la somme totale de monnaie en circulation entre les mains de chaque individu était en moyenne, de \$20.34 soit 67% de plus qu'en 1900. En 1920 cette même somme était de \$34.33 soit 182% de plus qu'en 1900. En 1921 cette somme était de \$29.51 soit 142% de plus qu'en 1900. (Voir *Annuaire du Canada*, 1921, page 712.)

de la révolution, continuèrent cette ruineuse politique de l'inflation. Le résultat ultime de cette inflation fut de rendre impossible à des millions de consommateurs de l'Europe centrale, l'achat des denrées produites en Amérique ou dans les pays neutres. Ainsi, les Danois qui, durant la guerre, avaient vendu à l'Allemagne à peu près tout le surplus de leur production agricole, doivent, depuis 1920, chercher en Angleterre et même en Amérique, des débouchés pour les produits de leurs fermes.

Les effets de l'inflation avaient été prévus dès 1920, par certains économistes et quelques financiers. En 1921, M. Georges Valois, dans une conférence prononcée devant un groupe de commerçants et d'industriels français, disait de l'instabilité monétaire provoquée par l'inflation: "... Elle produit ce phénomène particulier que les nations cessent d'être des vases communicants; ou, du moins, elles ne communiquent plus exactement et c'est la grosse difficulté que nous avons devant nous aujourd'hui"<sup>17</sup>.

Telles sont, brièvement exposées, les principales causes des difficultés présentes de nos cultivateurs.

Charles GAGNÉ,

École d'Agriculture, Ste-Anne de la Pocatière.

<sup>17</sup> Voir *Revue Commerce et Industrie*, décembre 1921, page 765.

#### A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES

Il se donne depuis le 15 janvier à l'École des Hautes Études Commerciales, le soir et une fois la semaine, des cours publics d'assurance et de publicité. Cette innovation répond à un besoin réel. L'importance prise par l'assurance au cours des dernières décades, le rôle de premier plan que la publicité remplit aujourd'hui dans les affaires, nécessitent la formation de spécialistes, de techniciens avertis, capables, chacun dans leur domaine, de soutenir la concurrence, de faire rendre à leur travail tout le fruit que l'on en peut attendre.

De la *Rente*, (1er mars 1924).

## LYRISME RELIGIEUX ET MYSTIQUE

---

ALBERTINE FERLAND-ANGERS ET MILLICENT

L'année 1923 a vu paraître deux recueils de poésie religieuse canadienne, dus à des plumes féminines. Sous le pseudonyme de Millicent, une jeune fille âgée de vingt ans à peine a composé une série de pièces intitulée *Campanules*. Bien que les sous-titres *Pro Deo*, *Pro Patria*, *Pro Domo* indiquent un mélange d'inspiration religieuse et profane, il se dégage de tout le livre comme un parfum mystique: les intentions de l'auteur ne seront donc pas trahies, si nous mettons son œuvre à côté du travail consciencieux qu'Albertine Ferland-Angers intitule modestement: *Essai sur la Poésie Religieuse canadienne*; il s'agit dans ce dernier ouvrage, d'un florilège de poèmes chrétiens recueillis dans l'histoire littéraire du terroir, avec un commentaire raisonné qui s'ajoute aux citations; cette enquête, présentée d'abord au public sous forme de conférence, valait d'être publiée, en raison des aperçus originaux qu'on y rencontre sur l'effort des poètes pour traduire leurs plus intimes émotions.

Dans ce cadre, les *Campanules* trouveront aisément leur place: écloses trop tard pour figurer dans l'*Essai*, ces fleurs compléteront la gerbe pieuse composée par Albertine Ferland-Angers.

\* \* \*

Tout comme au lendemain de la grande tourmente révolutionnaire de 1789, la littérature religieuse est heureusement à la mode de nos jours; les grands problèmes de nos destinées surnaturelles inquiètent trop les âmes

pour ne pas avoir au moins quelques interprètes parmi les "Favoris des Muses". Comme le fait remarquer Madame Ferland-Angers, ce mouvement s'accroît en France, où Paul Verlaine, Louis Le Cardonnell, Francis Jammes, Paul Claudel et Charles Péguy, pour ne citer que ceux-là, ont obtenu des succès significatifs.

Mais les initiés n'ignorent pas les difficultés du genre, et nous aurons occasion de voir que les auteurs canadiens n'ont pas toujours évité les écueils d'une telle entreprise. Ces morceaux, dont l'un s'appelle "Franges d'Autel", sont parfois de la "poésie en dentelles", poésie de sanctuaire, de cloître, de *sacristie*, pourrait-on dire, si le mot pouvait figurer ici sans défaveur; cette inspiration n'intéresse qu'un cénacle d'âmes épurées, planant au-dessus des sens et de la matière.

C'est même l'idée que s'en fait, semble-t-il, Albertine Ferland-Angers: "Ne convient-il pas, déclare-t-elle, de déterminer ce qui constitue cette poésie? Faut-il entendre par là une sorte de rêverie religieuse où la beauté des choses sert d'inspiration au poète plutôt que la religion elle-même? Evidemment non; ce serait là de la poésie tout court. Ce qui constitue une poésie religieuse, ce sont des vers qui célèbrent les vérités de notre foi et ses symboles, ce sont les cris de l'âme: repentir, résignation, actes de foi, et ces mystérieux colloques entre la créature et le Créateur.... Dans la poésie religieuse, la rhétorique n'a rien à faire et les produits du pur concept de l'esprit sonnent faux".

La rhétorique, en effet, n'a jamais créé le génie, pas plus dans le domaine des lettres chrétiennes qu'ailleurs, et les "purs concepts de l'esprit" sont essentiellement une matière philosophique; aussi bien, en éliminant la "beauté des choses" du Parnasse catholique, on risque d'y voir

croître des fleurs incolores, qui s'épanouissent dans les clartés de l'intelligence au lieu d'emprunter leur éclat à l'imagination et à la sensibilité, seules facultés vraiment poétiques. Madame Ferland-Angers ne disconvient pas de cette tendance, surtout dans la dernière partie de son étude: "Ici, dit-elle, il faut s'attendre à la gravité, renoncer aux plaisirs de l'imagination, à la musique même, pour s'occuper du sens des mots".

Une pareille théorie, poussée jusqu'à ses dernières conséquences, nous conduirait au genre didactique, à la théologie scolastique, sans plus. Et, en fait, on peut remarquer sans irrévérence que les HYMNES et PROSES d'Eglise, dans leur ensemble, n'ont d'autre prétention que d'être le schéma très net, mis en vers, des doctrines de notre foi. Prenons, par exemple, le *Lauda Sion*, chant de triomphe de la Fête-Dieu: après un début grandiose, qui est une invitation à célébrer la gloire du Dieu caché, nous nous trouvons en plein dogme catholique, avec les formules de l'Ange de l'Ecole; c'est un traité en raccourci, et combien lumineux! sur le miracle de la Transsubstantiation et ses corollaires. Mais il serait téméraire d'affirmer que ce soit là de la poésie, dans l'acception ordinaire de ce mot.

Il ne faut donc pas que la phalange moderne des artisans en vers se laisse égarer dans cette voie, sous peine d'atteindre seulement quelques dévots lecteurs, épris de considérations transcendentales et immatérielles. Ces mystiques goûtent la métaphysique et la psychologie raffinée des livres pieux, mais le grand public n'est sensible qu'aux larges effusions humaines, sorties du cœur et des entrailles de ses semblables. N'est-ce pas pour nous atteindre tous, justes et pécheurs, que le Fils de Dieu s'est revêtu de notre corps, avec ses vibrations de joie et de souffrance, complétant ainsi les merveilles de la Création,

qui parlait déjà à tout notre être sensible ? La nature tout entière est un immense poème dont l'armature se plie sans effort à des formes religieuses, et la venue du Christ en est le couronnement, poème d'âme, sans doute, mais aussi poème de chair et d'os.

C'est ainsi que les artistes doués de génie et de piété ont interprété ce qui frappait leurs regards, qu'il s'agisse de la littérature ou des arts plastiques. Sans sortir du domaine littéraire, il suffit d'évoquer soit les chefs-d'œuvre épiques qui s'appellent *La Messiede*, *Le Paradis Perdu*, *La Divine Comédie*, soit, plus près de nous, le lyrisme de Lamartine ou même de Victor Hugo, dans les pièces où leur âme s'élançait vers l'Infini ; tous ces grands poètes sont éminemment humains, jusque dans les envolées les plus célestes. Il y a aussi le drame religieux du XVII<sup>ème</sup> siècle : dans *Polyeucte*, *Esther*, *Athalie*, nous voyons agir des êtres qui nous touchent de près, et qui sont pourtant des types incontestés d'idéal supra-terrestre.

\* \* \*

A quoi bon insister ? Madame Ferland-Angers aurait senti le besoin d'élargir ses définitions, si elle avait voulu embrasser dans son *Essai* la poésie religieuse des différents siècles et ne pas s'en tenir aux jeunes poètes de son pays. Il n'est pas exagéré de dire que les auteurs analysés dans son livre se meuvent dans un cadre trop étroit, où la contemplation directe du surnaturel laisse trop peu de place à la nature. Ces écrivains ont généralement suivi de trop près la liturgie catholique, empruntant son vocabulaire tel quel sans le rajeunir ; nos oreilles sont trop habituées au style des sermonnaires et des exhortations morales pour ne pas le retrouver ici, sous une forme versifiée. Prenons au hasard une des pièces citées dans le recueil :



"Je vous revois, Seigneur, à ce bois suspendu:  
Comme au jour du trépas, votre tête inclinée  
Semble nous dire encor: "La faute est pardonnée,  
Tout mon sang à grands flots pour elle est répandu".

O Jésus! vers nos cœurs qui vous jettent l'offense,  
Tournez votre regard pour les rendre meilleurs,  
Et notre humanité, gémissant aux malheurs,  
Convoitera le ciel d'où lui vient l'espérance".

Il y a là de la piété, de l'onction, on ne saurait en disconvenir: Louis-Joseph Doucet est un fervent; mais la langue de ces strophes n'est guère, à la métrique près, qu'une variante des Cantiques de la Passion chantés chaque année par tout un peuple en prières; la personnalité de l'écrivain disparaît sous l'imitation. On a beau dire que Corneille a mis en vers l'*Imitation de Jésus-Christ* et l'*Office de la Sainte-Vierge*; malgré les incontestables mérites qu'on y découvre, ce ne sont pas là ses principaux titres de gloire.

On éprouve la même sensation du *déjà vu* en lisant la paraphrase qu'a composée Millicent, du Cantique sacré: *Benedicite omnia opera Domini Domino*:

"Seigneur, je te bénis pour la lumière ardente  
Que chaque aube rapporte aux cieus émerveillés;  
Pour le bienfait de l'ombre, épaisse et reposante,  
Qui verse sa fraîcheur à nos fronts ennuyés.

Je te bénis, Seigneur, pour la voûte étoilée  
Dont chaque astre est un monde affirmant ta grandeur;  
Pour le sable des mers, richesse inviolée,  
Que l'ombre du flot bleu cache en sa profondeur".

Ces énumérations, très prisées dans la poésie hébraïque, sont loin de notre génie qui demande autre chose que de simples canevas.

\* \* \*

Il serait injuste de ne pas reconnaître que les poètes canadiens dont il est ici question ont souvent brisé ces

cloisons où leur talent se sentait prisonnier. Ils ont goûté, eux aussi, la "beauté des choses", et l'*Essai* d'Albertine Ferland-Angers ne s'obstine pas à justifier ses premières définitions, écrites au courant de la plume, en dehors de toute précision critique. Il y a un choix abondant de pièces bien senties, où les émotions des auteurs nous envahissent d'autant plus qu'elles sont discrètement exprimées.

Voyez ce gracieux portrait de la jeune communiant, telle que nous la peint mademoiselle Marie Beaupré :

*"Elle n'a pas douze ans, elle ignore son âme;  
Mais on ne sait quel air grave et doux, ce matin,  
S'épand de son beau front à ses pieds de satin,  
Et fait de cette enfant, déjà presque une femme,*

*Sous ce brouillard de tulle et sous ces plis brodés  
Palpite un cœur naïf, rempli d'un grand mystère;  
Un esprit pur voit Dieu redescendre sur terre  
Pour le petit et l'humble, amis qu'il s'est gardés".*

Voilà qui est vivant, concret, accessible à tous : les incrédules eux-mêmes ne restent jamais indifférents à cette apparition de blancheur et d'innocence.

Plus tard viendront les âpres luttes entre l'amour terrestre et l'amour divin : Pamphile Lemay ne craint pas de mettre en présence l'idole qui l'attire et la bonne sainte qu'il invoque dans sa détresse :

*"Oh ! quel amour profane  
M'a soudain enivré !  
Je crois que je me damne...  
Secourez-moi, sainte Anne,  
Sainte Anne de Beaupré !..."*

*Depuis que je l'ai vue, à l'ombre d'un grand chêne,  
Orner coquettement ses longs cheveux d'ébène  
De l'humble fleur des champs;  
Depuis que je l'ai vue, innocente et superbe,  
Dans le calme du soir s'agenouiller sur l'herbe,  
Pour écouter des chants,*

*Oh! quel amour profane  
M'a soudain enivré!  
Je rois que je me damne...  
Secourez-moi, sainte Anne,  
Sainte Anne de Beaupré!...*

Il ne faut pas craindre de laïciser à l'excès l'inspiration religieuse en y introduisant l'expression des faiblesses humaines, dans les limites de la réserve morale; cette franchise est celle des grands convertis, et ce n'est pas ce qui nous édifie le moins dans leur histoire: les gémissements d'un Verlaine proche parent de Pamphile Lemay, sont d'un pathétique qui ne dépare en rien son profond mysticisme.

L'image du Crucifié se dresse devant tous les êtres souffrants; ce thème est inépuisable dans la peinture, dans la statuaire, comme sous la plume des écrivains: Adolphe Routhier l'a traité avec un puissant réalisme, Emile Nelligan avec le souci d'un psychologue, Albert Lozeau avec l'intimité d'un ami; pour ce qui concerne ce dernier, il est à regretter que Madame Ferland-Angers ne cite de lui qu'un sonnet d'une facture contestable, dont elle a souligné quelques négligences: les œuvres de Lozeau, qui seront réimprimées sous peu dans une édition collective, renferment assurément des poèmes moins imparfaits, au point de vue qui nous intéresse.

La jeune poétesse Millicent, dans la première partie de son recueil, a souvent trouvé la note juste, à son tour, pour extérioriser ses émotions chrétiennes: les solennités liturgiques, les édifices du culte, la silhouette du prêtre apparue dans une rencontre fortuite, tout cela est peint en tons clairs, avec la sincérité d'une âme dont la vie n'a pas encore terni la fraîcheur.

On peut en dire autant des autres poèmes où la jeune fille célèbre les beautés de sa patrie et les charmes du

foyer; qu'on lise la fantaisie intitulée *Amour*; il y a un adorable mélange de candeur et d'espièglerie malicieuse; dans toutes ces pages, ce n'est pas seulement un caractère contemplatif qui se révèle, mais un cœur qui veut être armé contre les surprises de l'existence: les quatrains qui ont pour titre *Virilité* sont une profession de foi stoïque

\* \* \*

Partout, chez Millicent comme chez ses devanciers, on rencontre de beaux vers, de belles strophes; pourquoi faut-il que cet art ne se soutienne pas? La plupart des poèmes compris dans les deux volumes qui nous occupent ne sauraient être admirés en entier sans compromettre les règles d'une critique même bienveillante. A quoi attribuer ces fléchissements? Nous avons fait, dès le début, le procès du spiritualisme outré qui risque d'appauvrir l'art, en éliminant ses formes concrètes et tangibles; mais ce n'est là qu'une tendance, corrigée par les riches facultés des écrivains: les sujets traités par eux demeurent des thèmes essentiellement lyriques, capables d'alimenter leur inspiration. Il faut plutôt s'en prendre à l'exécution pour expliquer les insuffisances de l'œuvre: manque de réflexion, de méthode, c'est ce qui frappe le lecteur tant soit peu averti des lois de l'orchestration poétique.

D'abord, la matière est trop chargée dans la plupart des morceaux: on y parcourt une série de simples indications qui demanderaient un développement; les objets sont à peine entrevus, alors qu'ils devraient être analysés; quand on visite un musée, il faut savoir s'arrêter devant les principaux chefs-d'œuvre pour en détailler les lignes ou les couleurs; le temple chrétien recèle des mystères et des symboles dont le sens profond échappe à un spectateur superficiel. De plus, les diverses images qui passent

sous nos yeux, dans les *Campanules* comme dans l'*Essai*, sont loin d'être coordonnées autour d'un centre pour former un tableau d'une parfaite unité. Il arrive même que le titre est mal choisi, ce qui marque beaucoup d'irréflexion: les vers de Millicent *Sur le train* ont pour sujet, non pas la rapidité des spectacles qui défilent sous les regards du voyageur, mais la luxuriance de la nature par une journée d'été ou de printemps (car les deux saisons semblent confondues):

"Quel miracle géant que tout ce renouveau  
Après le grand sommeil dont a dormi la terre!  
Par un bienfait sans nom, un étrange mystère  
Chaque été nous revient et plus jeune et plus beau".

On rencontre aussi, chemin faisant, trop d'incorrections matérielles. Les impropriétés de termes abondent: dans l'*Avant-Propos* de l'*Essai*, l'auteur appelle son recueil une *compilation*, anglicisme qui constitue ici un contresens outrageant pour un tel travail. Ailleurs, ce sont des métaphores bizarres, dans le genre de celle-ci qu'on relève chez Millicent, page 55:

"Les trèfles, dans nos champs, piquent leur tête rose".

Au point de vue de la métrique, il y a plusieurs vers faux dans les *Campanules*:

"Moi qui jouis d'un bon feu dans ma vieille maison".  
(page 63).

Le mot *jouis* doit compter pour deux syllabes.  
Même infraction à la prosodie, page 80:

"Appelez-moi vers vous, que j'en jouisse au plus tôt".

Le mot *science*, à la page 93, est considéré à tort comme monosyllabique.

On pourrait relever une quantité innombrable d'hiatus,

et de rimes qui sont plutôt des assonances. Il n'est pas mauvais de mettre en garde les poètes canadiens contre l'habitude de faire rimer ensemble des mots de même nature grammaticale: substantifs, adjectifs, adverbes accouplés sans aucun effort d'originalité. Qu'ils apprennent à "faire difficilement des vers faciles". C'est le secret d'éviter les tournures banales que l'on pardonne seulement à des novices.

\* \* \*

Toutes ces critiques prouvent simplement que la littérature de la Nouvelle-France n'est pas encore parvenue à sa pleine maturité, mais qu'elle y travaille: l'aurore, teintée de belles couleurs parmi les nuages en feu, appelle le plein-midi. Il en fut de même dans l'Ancienne France à l'époque de Ronsard, dont on va célébrer le quatrième centenaire: Ronsard et ceux de son école ont laissé des vers de valeur très inégale; le mérite du poète vendômois est d'avoir suscité un mouvement qui devait aboutir à l'âge d'or des lettres françaises:

*"Qu'on dise: "Il osa trop!" Mais l'audace était belle".*

Ce vers de Sainte-Beuve résume les nobles tentatives des écrivains que l'on vient d'étudier; ce sont des précurseurs et ils auront, à ce titre, leur place marquée dans l'histoire littéraire de l'avenir.

Comme l'a dit tout dernièrement, dans une conférence, le vice-recteur de l'Université de Montréal, "que les auteurs canadiens aient maladroitement ou non rempli leur tâche, cela n'influe nécessairement pas sur le fait de l'existence même de notre littérature". Nous conseillons à ces vaillants ouvriers de la plume de ne pas se laisser décourager par les multiples corrections qu'on leur propose:

“Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage”.

Que les femmes elles-mêmes, qui ont plus de loisirs que les hommes, ne se contentent pas d'être des inspiratrices; en entrant dans la pléiade des Millicent, des Albertine Ferland-Angers, des Marie Beaupré, des Blanche Lamontagne, des Atala, des Gaétane de Montreuil, des Clara Lanctôt, elles aideront les lettres de leur pays à prendre conscience d'elles-mêmes, à se dégager de l'imitation trop sensible des modèles, pour parvenir enfin à l'originalité.

La “nationalisation” de l'art canadien sera tôt ou tard la résultante de toutes ces énergies mises en commun.

Abbé F. CHARBONNIER.

J'aurais voulu faire entrer dans cet article, par voie de rapprochement, les Poèmes de J.-B. Gagnon, publiés également en 1923 sous la rubrique *Coups de Scalpel*. La matière du livre n'ayant que des rapports lointains avec le “Lyrisme religieux et mystique”, je me propose d'en faire l'étude dans l'une des prochaines livraisons de *L'Action française*.

F. C.

#### L'A. C. J. C. ET LES ECOLES D'ONTARIO

L'Association de la jeunesse catholique mène splendidement sa campagne de souscription pour le soutien des écoles bilingues de l'Ontario. Le moindre succès de sa propagande ne sera point d'avoir obtenu le concours de toute la presse canadienne-française, voire de la plus étrangère à ces sortes de choses, et même de la presse anglaise du Québec qui commence à “s'embarquer”. Une seule note discordante jusqu'ici dans les journaux de notre province. Un journaliste s'est trouvé pour écrire de basses platitudes comme celles-ci: “Pour cent mille dollars, que de farceurs auraient consacré leur vie à la défense des principes immortels”. Ou encore: “Maintenant que les conservateurs triomphent à Toronto, l'agitation bilingue va reprendre son bel cours”. Naturellement cette infamie ne pouvait venir que d'un journal canadien-français, et, non moins naturellement, ce journal ne pouvait être que *l'Événement* de Québec. Il y aura donc éternellement de ces Québécois qui porteront dans leur âme, l'ombre de la Garnison!

### CE QUE LIT L'HOMME INTELLIGENT

**Moloch et Minerve**, ou l'Après-guerre, de Léon Daudet. C'est une sorte de réplique de l'*Avant-guerre* du même auteur, paru en 1913. Dans *Moloch et Minerve*, l'esprit critique de Léon Daudet s'applique à définir l'orientation des idées qui, depuis la guerre, s'accomplit en France, par étapes, en politique, en sciences, en littérature, en philosophie. C'est le témoignage d'un maître observateur sur l'état intellectuel et moral de son pays. (\$0.75).

**La Brière d'Alphonse de Chateaubriant**. Ce roman qui a obtenu le prix de roman de l'Académie française, est peut-être l'œuvre la plus puissante qu'ait encore produite la littérature régionaliste. Le drame est sombre; mais jamais personnages n'ont si profondément incarné leur petite patrie. Et quel art, quelle science de la technique et quelle puissance du style! Peut-être mis en toutes les mains, sauf des tout jeunes hommes et des toutes jeunes filles. (\$0.75).

**Cours de Philosophie**. (I et II vols.) de Jacques Maritain. L'on sait avec quel zèle et quel succès M. Jacques Maritain se voue à la restauration de la philosophie scolastique en France. Dans son "Cours de philosophie", il s'efforce de résumer son enseignement au profit de la jeunesse. Ces petits livres sont toutefois beaucoup plus que des manuels. Combien d'intelligences, chez nous, seraient plus vigoureuses et penseraient plus juste si elles refaisaient connaissance avec cette philosophie du bon sens.

**La tragédie d'un peuple**, (Histoire du peuple acadien), d'Émile Lauvière. 2 vols. (\$4.50). *L'Action française* a déjà vendu plus de cent exemplaires de ce grand ouvrage. Beaucoup de librairies en ont-elles fait autant? Nous venons de recevoir encore quelques exemplaires du même ouvrage. L'œuvre de M. Lauvière dépasse les bornes de la simple littérature; c'est pour nous une bienfaisance nationale.

**Le Chômage**, de Gérard Tremblay, secrétaire général des Syndicats catholiques et nationaux de Montréal. (Tract no 120—121 de l'École sociale populaire). Voici un tract, œuvre d'un spécialiste, que voudront et que devront lire tous ceux qui se préoccupent des questions ouvrières chez nous et de leur importance toujours grandissante.

#### Ouvrages divers.

Parmi les ouvrages que nous avons actuellement en librairie, signalons l'*Histoire du Christ* de Papini; *Dicts et pronostications, le Stupide XIXe siècle*, la *Chambre du 16 novembre*, *L'Hécatombe*, *Vers le roi*, de Léon Daudet; les *Habits rouges* de Roquebrune; *Critiques et Croquis* d'Eugène Vuillot, la *Petite histoire de la littérature française*, de Calvet, (60 sous), le *Manuel illustré* et les *Morceaux choisis* du même auteur, (\$2.00, chacun). *La littérature française à l'étranger*, (Suisse, Belgique, Canada), (40 sous). Sciences: le *Cours élémentaire de physique* de Branly (\$1.50); *Anatomie et physiologie végétale* de Dalbis, (\$0.90), et



*Anatomie et physiologie animale* du même auteur, (\$1.25). Parmi les *Canadians: Allusions et vérités* de Jean Léon (Abbé Lockwell de l' "Action catholique").

Que nos amis se donnent le mot pour acheter leurs volumes à la librairie de l'Action française. Si c'est un bon livre, nous l'avons. Et notre librairie vend bon marché. Un brave homme de fonctionnaire fédéral, confortablement engoncé dans son fromage, écrivait, il y a deux ans, que l'Action française s'entend à "battre monnaie avec le patriotisme". Comment faire entendre à cette pure incarnation du patriotisme que, chez nous, les directeurs font leur besogne gratuitement? que le profit, quand il y en a, va tout entier au soutien de nos œuvres de propagande? Et pourtant c'est ainsi. Acheter à la librairie de l'Action française, c'est donc faire œuvre patriotique.

LIBRE.

---

## LA VIE DE L'ACTION FRANÇAISE

### MGR PRUD'HOMME A L'ACTION FRANÇAISE

Le 10 mars dernier, nous profitons du passage de Mgr Prud'homme à Montréal pour lui offrir un dîner-causerie au Cercle universitaire. Nos amis s'étaient rendus en grand nombre et ce fut une belle fête de fraternité française. Dans la personne de l'évêque de Prince-Albert et de Saskatoon, nous saluons l'un des chefs de l'Ouest catholique et français, et notre hommage voulait rejoindre par delà sa personne, tous nos frères de là-bas. Mgr Prud'homme eut des paroles réconfortantes pour notre œuvre; il a tenu expressément à réserver pour notre revue la conférence qu'il prononçait ce soir-là et qu'on a pu lire plus haut. Nos jeunes aspirants aux missions apostoliques trouveront, dans cette conférence, la pensée d'un clairvoyant évêque qui nous rappelle opportunément l'ordre essentiel de la charité.

L'un de nos directeurs, M. Antonio Perrault, présenta Mgr Prud'homme à l'auditoire. Il tint aussi à préciser quelques-unes de nos idées, à définir notamment l'attitude de l'Action française à l'égard de nos frères de l'ouest. On lira avec plaisir les parties substantielles de ce discours:

"L'Action française, semblable aux personnes de marque, dit M. Perrault, possède des adversaires. Ceux-ci s'efforcent parfois de la défigurer. Ils montrent ses directeurs sous les dehors d'étroits provincialistes, cherchant à élever autour de notre province un mur qui, pour ne pas être construit par des Chinois, n'en serait ni moins haut ni moins épais. Nous connaissons trop, Mgr, la clairvoyance de votre esprit pour ne pas supposer que vous avez percé à jour ce mur imaginaire, ou mieux ces accusations".

“L’*Action française* veut tourner l’esprit de nos compatriotes vers l’étude des problèmes que doit ou que devra résoudre notre nationalité. L’*Action française* ne crée point ces problèmes; mais elle ne craint pas de les regarder en face ni de prier nos gens d’y réfléchir davantage. L’*Action française* songe à notre avenir politique parce que l’histoire enseigne que les constitutions des Etats et des empires ne sont pas éternelles, que de sérieux indices laissent croire que des questions vitales pour notre pays, notre race en particulier, se poseront prochainement et qu’il importe dès maintenant de nous préparer à mettre dans cette situation nouvelle la lumière et l’ordre. Mais ces préoccupations loin de relâcher les liens qui nous unissent à tous les fils de notre race, les resserrent au contraire. Elles nous amènent à découvrir les moyens nouveaux de nous entraider afin de grandir, tous ensemble et de faire face à toutes les difficultés de l’avenir, quelles qu’elles soient”.

“Ces préoccupations ne nous détournent pas de l’accomplissement des devoirs que nous nous reconnaissons à l’égard de nos frères de l’ouest. Personne plus que l’*Action française* n’a proclamé la nécessité d’une solidarité religieuse et nationale entre tous les Canadiens français, qu’ils vivent ici dans le Québec, dans l’Ouest canadien ou aux États-Unis. Personne plus que l’*Action française* ne s’est efforcé de pratiquer la fraternité avec les autres groupes de notre race. Je pourrais citer des faits à l’appui, vous énumérer, par exemple, les nombreux voyages du directeur de notre revue, M. l’abbé Lionel Groulx, pour maintenir, non en paroles mais par des actes, des relations entre le groupe du Québec et les autres; je pourrais vous signaler l’empressement que mettait tout récemment le président de la *Ligue d’Action française*, M. l’abbé Perrier, à répondre, non par des paroles mais par des actes, à l’appel lancé par le vaillant journal de la Saskatchewan, “le Patriote de l’Ouest”.

“Si nous travaillons à cette solidarité, à cette fraternité, c’est parce que nous ne pensons pas qu’une délimitation nouvelle de frontière politique au Canada nous enfermerait dans le Québec, et mettrait fin à toute relation entre notre groupe et les groupes extérieurs. Ces groupes extérieurs nous voulons qu’ils prospèrent. L’*Action française* n’a jamais découragé les âmes vaillantes qui, résolues à quitter notre province, voudraient faire bénéficier la population de l’ouest canadien de leur apostolat français et catholique; elle les détourne, au contraire, des États-Unis et les oriente de préférence vers nos autres provinces”.

“Les directeurs de l'*Action française*, il est vrai, sont tout d'abord attachés au Québec. Mais cette attitude leur est commandée par l'histoire, par la survie même de notre race. Il faut à une nationalité un territoire. Le territoire de la nôtre c'est la province de Québec. C'est sur les rivages laurentiens que Dieu voulut que nos pères atterrisse pour commencer l'œuvre de la civilisation en Amérique. C'est ici que notre race a grandi et s'est développée. Le Québec doit demeurer la terre nourricière, la terre maternelle pour tous les fils disséminés, au hasard des événements, sur le continent nord-américain. Rien ne servira aux Canadiens français d'être partout comme des oiseaux sur une branche. Il faut à notre élément ethnique un sol où s'attacher, une patrie d'origine où revenir quand l'obscurité enveloppe les desseins et que la dépression atteint la volonté; il faut des rives et des champs où l'on sente que là fut et que là demeure le cœur même de la race”.

“Plus le Québec sera fidèle à ses traditions de foi et de nationalité, plus le sens de la race y sera maintenu en éveil, plus les Canadiens français de notre province se montreront jaloux de conserver toutes les qualités de leur âme catholique et française, meilleure chance aussi auront nos frères de l'Ouest de trouver ici un ardent foyer de sympathie, des cœurs prompts à compatir à leurs épreuves, des mains généreusement tendues vers leur apostolat. Les directeurs de l'*Action française*, en vivifiant ici d'abord le sens national, travaillent donc au profit de tous les fils de notre race. Mais ils font davantage. Ils suivent d'un œil sympathique les efforts que nos compatriotes poursuivent dans les autres provinces pour sauvegarder les éléments essentiels de leur âme française; ils font écho à leur paroles, mettent en lumière leurs actes, afin que l'on sente que la pensée française lutte au Canada d'un océan à l'autre et qu'elle est déterminée à y garder la vie et la force”.

“C'est parce que ce sont là les idées de l'*Action française* que nos directeurs ont tenu à vous donner, Mgr, l'opportunité de nous parler ce soir de nos frères de l'Ouest, de leurs efforts, de leur mérite, et nous indiquer du même coup les moyens que doivent adopter les Canadiens français du Québec pour les aider davantage”.

Ce soir-là, comme il convenait, M. l'abbé Philippe Perrier, président de la *Ligue d'Action française*, présidait à la table d'honneur. Il lui appartenait de dire le dernier mot. Et l'on nous en voudrait de ne pas recueillir ici une partie de ce discours où notre président exprimait du même coup, la pensée toujours persévérante de l'*Action française* sur ces problèmes d'apostolat.

“L'évêque, dit donc M. Perrier, est un docteur qui s'est engagé, le jour de sa consécration, à enseigner au peuple les doctrines contenues dans la sainte Écriture, les traditions des saints Pères et les constitutions du Siège apostolique. C'est toujours profit que de l'entendre. Et, ce soir, en particulier, de la belle conférence de Mgr Prud'homme, il nous est permis de tirer de bonnes et salutaires leçons.

“Et d'abord, je souligne comment Mgr l'évêque de Prince-Albert et de Saskatoon s'est inspiré de l'esprit du Maître à tous qui veut dans le cœur des hommes la charité universelle, sans doute, mais tout en observant une “hiérarchie” basée sur l'ordre de la nature et de la grâce”.

“Personne n'osera dire que Jésus-Christ a été victime des préjugés de sectes, de castes, de races et de nationalités. Et pourtant, Lui, l'Homme-Dieu, qui a ouvert le Temple aux Grecs, aux Romains et aux Barbares, s'est toujours souvenu qu'il avait une mère, une patrie, des apôtres, des disciples, des amis à qui il devait ses premières et ses plus précieuses grâces. Il ne se tourna vers les étrangers qu'après avoir offert aux siens les trésors de sa lumière et de sa gloire.”

“Monseigneur Prud'homme règle sa doctrine et sa conduite sur la doctrine et la conduite du Christ. Il préconise l'apostolat auprès des nôtres, auprès de tous nos concitoyens. Et certes il a raison! Je passe encore ici la parole au Père Janvier: “Les liens qui nous attachent plus étroitement à nos semblables sont divers, ils sont établis tantôt par la communauté du sang, tantôt par la communauté de patrie, tantôt par la communauté de foi et de religion. Nos familles, notre pays, la société catholique: tels sont les domaines où nous sommes tenus de répandre d'abord l'effusion de notre amour et d'exercer avec plus de zèle notre bienfaisance”. Aussi bien, nous aurons plus de sympathie et de charité effective pour nos frères de l'ouest, pour nos compatriotes, pour tous nos concitoyens, qu'ils soient de langue anglaise, italienne, allemande ou polonaise. Nous comprenons, Monseigneur, votre appel. C'est d'abord pour tous nos frères de l'ouest que nous devons travailler, afin qu'ils puissent conserver leur foi; nous devons aider nos concitoyens d'origine allemande, anglaise ou polonaise pour maintenir et développer le royaume de Christ, chez nous. Car “Chez nous”, c'est toute la patrie canadienne. Votre appel sera entendu, car vous prêchez d'exemple. Vous êtes un modèle d'évêque qui évangélise ses ouailles dans leur langue maternelle; et vous rendez ainsi gloire à Dieu pour les talents à vous confiés, en parlant anglais aux anglais, allemand aux Allemands, italien aux Italiens, et bientôt les

Polonais entendront leur évêque dans leur idiome national. Vous êtes l'héritier des géants de l'apostolat de l'Ouest, qui s'appellent Provencher, Taché, Langevin. Vous nous avez conduits près de leurs tombeaux. Ces défunts seront pour nous des "professeurs d'énergie".

Après de telles paroles, nous le savons bien, la pensée et les attitudes de l'*Action française* seront encore dénaturées. Nos amis et les gens de bonne foi auront du moins des textes où se reporter.

#### LA REVUE

Plusieurs de nos lecteurs ont voulu féliciter l'*Action française* de ses derniers numéros. On a goûté plus particulièrement les premiers articles de notre nouvelle enquête et aussi celui de Charles Gagné sur le problème agricole. Un vieux prêtre de l'Ouest de 84 ans qui est à l'hôpital, nous écrit ces lignes bien éloquentes dans leur brièveté: "Comme je vais mieux, je me suis décidé à prolonger mon abonnement à l'*Action française*". Un de nos bons amis de Québec nous adresse ce compliments chaleureux: "Le dernier numéro de l'*Action française* est superbe. Si je connaissais Tessier-Lavigne, je lui écrirais pour le remercier de son article si au point, où il fait preuve d'un don d'observation et d'une psychologie rares. Les avocats ont dû être chatouillés un peu en le lisant. Mais c'est dit avec tant d'esprit et d'à propos, qu'ils ne peuvent en être blessés, s'ils sont intelligents: car ils le sont tous, surtout ceux qui collaborent à l'*Action française*". M. l'abbé Albini Lafortune qui signe modestement "Un journaliste campagnard", nous crie: "Vive l'*Action française*!" Et il veut bien ajouter: "Continuez à semer à tout vent. Vos idées font leur chemin lentement, mais sûrement". De Zurich (Suisse) enfin, l'on nous écrit pour "en savoir plus long sur ce mouvement d'action française". Et notre correspondant veut bien ajouter: "En Suisse française, c'est avec admiration que nous suivons l'évolution de ces vaillants petits peuples canadien et acadien. Nous faisons pour eux bien des vœux. Il n'y a pas à dire: Canadien ou Suisse romand, Wallon ou Mauricien, c'est partout le même cœur qui bat, et la même recherche du même idéal".

Que ces témoignages stimulent le zèle de nos amis, de ceux qui nous recrutent des abonnements. Si l'*Action française* est aussi intéressante qu'on veut bien le dire, elle n'entend pas faire exprès pour cesser de l'être. Que l'on guette ses prochains numéros qui contiendront des portraits fort piquants, un deuxième article très vigoureux de Louis Durand, d'autres du Père Théophile Hudon, du Père Adélar

Dugré, de René Chaloult, d'Harry Bernard, de l'abbé Charbonnier, d'Ernest Bilodeau, des pages inédites de l'abbé Casgrain. Charles Gagné nous apportera aussi ses conclusions sur le problème agricole; et l'on a pu voir avec quelle compétence sait écrire sur un tel sujet, cet ancien élève de l'Université Cornell (E.-U.), de l'Université de Bonn (Allemagne) et de l'Institut agronomique de Paris.

#### L'ACTION FRANÇAISE DEVANT L'OPINION

Une revue d'Ottawa ne parle jamais de l'*Action française* ou de ses directeurs que sur le ton railleur — tel un jeune caniche qui mordille un peu partout pour se prouver qu'il fait ses dents. L'un de nos amis qui signe W. G., remet vigoureusement les choses au point, dans la dernière livraison de cette revue. Voici, par exemple, le dernier paragraphe de sa riposte: "Le groupe de l'*Action française*, si je le juge bien, n'a ni pioche ni truelle en main. Ce n'est pas son affaire de hâter la dislocation de la Confédération, ni d'en replacer les morceaux à mesure qu'ils tomberont. Il s'attache plutôt à faire l'éducation politique de la nation franco-canadienne, pour que celle-ci voit avec sérénité l'œuvre destructive du temps sur l'édifice de fortune bâti d'après les plans de l'architecte George Brown, et sache où porter son effort afin de sauver de la débâcle l'héritage reçu de ses fondateurs aux siècles héroïques".

Le 11 mars dernier, notre jeune ami, M. Jean Bruchési, faisait à l'*Action française*, les honneurs du *Quartier latin*. Son article présente une défense courageuse de notre œuvre. "Il y a une dizaine d'années", écrit-il, "l'*Action française* n'existait pas. Aujourd'hui c'est un corps homogène et solide. Sous l'impulsion hardie et intelligente de ses directeurs, elle a fait naître des mouvements qui s'imposaient et semé à tout vent des idées généreuses, des idées saines, des idées qui sauvent. Elle poursuit sa route sans s'occuper des quolibets, sans remarquer les indifférences ou les mépris, sans entendre jamais les injures. Elle est devenue une force et n'en déplaît à certains endormis, pontifes, scribes, vieilles barbes et partisans du laisser-faire, elle occupera demain une place encore plus grande dans notre vie nationale". Nous regrettons de ne pouvoir citer plus longuement cet article qui est à lire en entier.

### NOS PUBLICATIONS

Les derniers-nés de la *Bibliothèque d'Action française*: *Les Énergies rédemptrices* d'Hermas Bastien et *Les Aventures de Perrine et de Charlot* de Marie-Claire Daveluy, vont magnifiquement leur chemin. Nous savons que, dans les collèges, *les Énergies rédemptrices* mettent de l'enthousiasme et des rêves généreux dans les jeunes esprits. Et *les Aventures de Perrine et de Charlot* obtiennent une excellente presse. Citons ces lignes d'une lettre du Père Louis Lalande à l'auteur, et parue dans le *Devoir* du 10 mars:

"Votre récit des *Aventures de Perrine et de Charlot* m'a vivement intéressé, je viens de le lire en trois heures d'affilée. Je ferme le livre pour vous dire combien je vous félicite"... Le Père Lalande souligne la portée morale de l'œuvre, le progrès du style chez l'écrivain, puis il conclut: "Après cela, les éducateurs et éducatrices, les pères et mères, comme moi-même, souhaiteront à tous nos enfants le bonheur de vous lire, et, à l'*Action française*, l'aventure rare d'ajouter bientôt de nouvelles éditions aux milliers d'exemplaires de votre premier tirage".

*A la gloire de Dollard*, pièce à grand spectacle par l'abbé Julien Perrin, vient aussi de paraître après quelques semaines d'un retard imprévu. C'est une fort jolie brochure avec une couverture en deux couleurs et cinq planches de l'artiste de talent qu'est Joseph Dubois. Cette pièce est sûrement le meilleur apport que l'on ait encore fourni à la célébration du 24 mai. L'auteur, qui sait son histoire de Ville-Marie, a su l'utiliser très heureusement. Tous ceux qui voudront se donner la peine de monter cette pièce, obtiendront une magnifique résurrection des chevaliers au clair visage et du héros prestigieux dont le nom devient un symbole. Que l'on achète cette brochure qui coûte une bagatelle: (20 sous l'unité et \$2.00 la doz.) et qu'on se mette en train de préparer une belle fête populaire pour le prochain jour de Dollard.

Parmi nos volumes en préparation pour avril et pour mai, citons: le 45ème mille des *Refrains de chez nous*, *La famille* (IVe Session des Semaines sociales, Montréal 1923), *Notre Maître, le passé*, de l'abbé Lionel Groulx, *Évangéline* de Longfellow, traduction littérale et intégrale, nombreuses illustrations, notice de Paul Morin. Nous avons à peine besoin de signaler l'importance de *La famille*, qui contiendra les comptes-rendus et les textes des travaux de la dernière semaine sociale de Montréal, la plus importante que nous ayons encore eue.

*Notre Maître, le passé*, de l'abbé Lionel Groulx, nous offrira une série de lectures et de tableaux historiques qui, plus que la grande histoire peut-être, nous rendront avec la couleur du passé, les grandes leçons qu'il contient.

Paraîtront aussi, vers le même temps, *Sur les remparts*, de l'abbé E.-V. Lavergne et un roman de mœurs bourgeoises d'Harry Bernard. Il faudra reparler de ces deux ouvrages qui semblent destinés à un grand succès.

### A L'OEUVRE

Nous avons envoyé à tous les députés canadiens-français du parlement fédéral, une copie de la lettre ouverte que nous leur adressions le 14 décembre dernier. M. Anatole Vanier a voulu cependant ajouter à cette lettre le paragraphe que voici: "Si nous constatons avec plaisir que, depuis cette date, (14 déc. 1923) des initiatives heureuses furent prises, nous croyons devoir quand même fortement insister sur la nécessité d'abroger la loi des faillites, d'alléger l'impôt qui pèse si lourdement sur les familles nombreuses et de mettre fin aux concessions dangereuses — du point de vue international autant que du point de vue économique — faites dans le passé, et notamment en 1871, au sujet du Saint-Laurent".

Le mois prochain, il faudra voir quel cas nos représentants fédéraux veulent bien faire des lettres les plus opportunes et les plus courtoises qu'on leur adresse.

Un de nos groupes d'*Action française* nous envoie le rapport de ses activités, depuis le dernier trimestre. C'est simplement merveilleux. Il a vendu ou fait vendre plusieurs centaines d'Almanachs de la langue française, 1,000 cartes mot d'ordre, des Calendriers de Dollard; il est en train d'organiser chez lui une librairie pour les livres d'action française; il a recueilli des abonnements à notre revue, fait souscrire des sommes substantielles pour l'école de Pembroke, donné des conférences sur des sujets patriotiques, publié des articles dans les journaux, fait prendre l'habitude de chanter "O Canada", à toutes les soirées ou réunion de sa petite ville, fait la chasse aux enseignes anglaises, aidé pratiquement à la solidarité économique... etc., etc. Nous n'en disons pas davantage pour ne pas dévoiler l'incognito que nos amis veulent garder. Qu'ils sachent pourtant combien ici nous les admirons et les remercions au nom de la cause commune.



LA "ROSE DE DOLLARD"

Chaque année il est arrivé que nous avons été impuissants à satisfaire notre clientèle. Cette fois nous prenons nos précautions; nos amis sont donc avertis qu'ils peuvent acheter dès maintenant la "rose de Dollard", quittes à ne solder leur facture qu'au mois de mai. Qu'ils veuillent bien se hâter de faire leurs commandes le plus tôt possible; cela nous permettra de déterminer quelle quantité il importe de faire fabriquer. Puis, autre chose à noter: la "Rose de Dollard" est un type spécial de rose, fixé dès le début, par l'*Action française*, après entente avec nos principales sociétés nationales. S'il doit y avoir une "Rose de Dollard" qui ne soit pas n'importe quoi, ne conviendrait-il pas de nous en tenir au type et d'éviter les contrefaçons?

Jacques BRASSIER.

---

LISEZ JUSQU'AU BOUT S'IL VOUS PLAÎT

GÉNÉROSITÉ OU BÊTISE

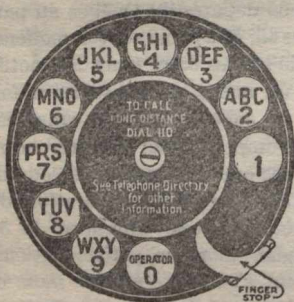
Nous nous prévalons volontiers des 65 députés du Québec au parlement fédéral. Mais sait-on que, sur ces 65, 53 à peine sont canadiens-français? Combien en avons-nous sacrifié sur les 65 et pour des motifs qu'il faut enfin examiner? Un député, un maire, un conseiller municipal de langue anglaise est-il élu par un collège électoral canadien-français, aussitôt nous embouchons la trompette pour célébrer notre large d'esprit et notre générosité. Et ces orgueilleux poncifs courent nos tribunes et nos journaux depuis 1792, depuis l'inauguration du régime parlementaire, depuis le jour où, dans une Chambre de 50 députés, nous en accordions 16 aux Anglais, alors un petit vingtième de notre population. Il faudrait pourtant s'entendre sur les mots et sur les choses. Prêter aux pauvres, cela s'appelle proprement de la charité, voire de la générosité. Mais être pauvres et prêter aux grands riches, sans espoir de retour, pour le simple plaisir de vanter sa générosité, ou pour se faire moquer ou brimer par le riche, cela s'appelle, en bonne langue française, de la bêtise. Être une minorité dans le parlement de son pays, invoquer volontiers sa faiblesse numérique pour s'excuser de ne pas résister au fanatisme, puis sacrifier pourtant des collèges électoraux à des adversaires ou à des indifférents, et célé-

brer ensuite sa libéralité, cela s'appelle doubler la bêtise de la trahison. C'est, en pleine bataille, prêter à l'ennemi des corps d'armées. Et il est temps que ces choses-là soient dites. Trop souvent les Canadiens français, bonne pâte et bonnes bêtes, se sont fait tirer dans le dos par des étrangers dont ils avaient fait la fortune politique.

### UNE EPOPEE MYSTIQUE

M. Georges Goyau a bien voulu nous envoyer les bonnes feuilles de son ouvrage en préparation sur la part du dessein apostolique dans la fondation de notre pays. Il va de soi que la librairie de l'Action française pourra offrir cet ouvrage à ses clients, aussitôt qu'il sera mis en vente. C'est une œuvre de grande allure, appelée à nous faire en Europe une excellente publicité. Déjà elle nous en fait avant même sa publication. Une lettre toute récente de M. Goyau à notre directeur lui apprenait, que l'éminent académicien venait de donner à Liège six leçons sur cette "Épopée mystique".

### AVEZ-VOUS ÉCRIT?



Abonnés du téléphone de Montréal, avez-vous écrit à la Compagnie Bell pour l'avertir que vous ne laisserez pas entrer dans votre maison son disque avec avis exclusivement en anglais? N'y manquez pas; et mettez les choses en blanc et en noir: un disque bilingue, un disque avec avis en français, ou rien du tout. Il ne faut pas que ces Compagnies repreneurent d'un côté ce que nous leur avons arraché de l'autre. Il faut en-

fin leur apprendre qu'elles sont dans un pays français. Et si les Canadiens français veulent compter dans leur pays, c'est à eux de faire savoir qu'ils y sont.

# Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal

Préparant aux Situations supérieures du Commerce,  
de l'Industrie et de la Finance.

BIBLIOTHEQUE ECONOMIQUE

MUSEE COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

Délivre les diplômes de "LICENCIE en SCIENCES COMMERCIALES", de "LICENCIE en SCIENCES COMPTABLES et de DOCTEUR en SCIENCES COMMERCIALES".

Le diplôme de "LICENCIE en SCIENCES COMPTABLES" donne droit à l'admission dans L'"Institut des comptables et auditeurs de la province de Québec" et dans L'"Association des comptables de Montréal" (Chartered accountant).

Des BOURSES DU GOUVERNEMENT sont accordées aux élèves méritants.

Cours spéciaux le soir : Comptabilité (Théorie et Pratique), Expertises comptables, Mathématiques financières, Assurances, Banque, Droit commercial, Economie politique, Langues étrangères, etc.

**Pour tous renseignements, prospectus, inscriptions, etc., s'adresser au Directeur des Études.**

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

**Vos automobiles sont assurés?**

**OUI !**

**Alors, soyez sans inquiétude.**

**NON?**

**Alors, appelez immédiatement  
notre représentant**

---

**Un Autre Petit Mot...**

**Vous savez** que le moindre déménagement vous oblige à faire corriger votre police.

**Vous savez** que nous sommes à l'entière disposition de tous pour leur faire ce travail, quelle que soit leur compagnie.

**Vous savez** qu'à la fin d'avril, nous serons très occupés. Alors, pour votre avantage comme pour le nôtre, appelez immédiatement notre représentant.

**ALBERT=N. GOORA**

**10, rue Saint-Jean, Montréal,**

**Téléphone: Main 0912**

**Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour  
son bénéfice, le vôtre et le nôtre**

## **C'est faire de l'action française intelligente...**

...que d'acheter de préférence chez nos compatriotes, surtout lorsqu'ils rivalisent *avantageusement* avec la concurrence dans leurs prix et la qualité de leurs produits.

**La maison J. Christin & Cie.,**

**FABRIQUE DE BOISSONS GAZEUSES,**

est du nombre de celles qu'il faut connaître et encourager. Fondée en 1885, la maison Christin, entièrement canadienne-française, est non seulement de vieille renommée, mais — ce qui vaut mieux encore — d'excellente et irréprochable réputation.

### **Encouragez-la**

Votre bourse y trouvera son bénéfice, votre palais, satisfaction et plaisir, car ses liqueurs gazeuses sont vraiment exquises au goût et fort rafraîchissantes.

---

Donnez-nous votre commande par téléphone ou par lettre aujourd'hui même.

---

## **J. Christin & Cie., Limitée**

TÉLÉPHONE: Est 1594

**21, rue Sainte-Julie, - - - Montréal**

En face du no 180 St-Denis.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

LES PRODUITS  
" JOUBERT "

SONT DE

QUALITÉ

DEMANDEZ-LES

LAIT, CRÈME,  
BEURRE,  
CRÈME à la GLACE.

*J. Joubert*  
LIMITÉE

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —  
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

## Propriété bâtie ou valeurs mobilières ?

(De la *Rente* — bulletin de la maison Versailles-Vidricaire-Boulais, Limitée.)

A Montréal, ce printemps, les loyers supérieurs à \$80 sont en régression et les autres se maintiennent à peine; encore une saison de construction active et les propriétaires devront encaisser à leur tour la contre-partie des plantureux bénéfices qu'ils ont prélevés depuis cinq années sur leurs locataires impuissants. C'est dire que l'heure n'est guère favorable aux placements en propriété. Au contraire, la régularité presque mathématique avec laquelle les valeurs mobilières à revenu fixe montent depuis l'automne de 1921 fait prévoir que nous reverrons d'ici quelques années le 4% sur les effets publics et le 5 à 5½% sur les obligations industrielles de premier ordre. Or, qu'il s'agisse de marchandise, de propriété bâtie ou de valeurs mobilières, le temps d'acheter un objet, c'est quand il commence à monter. Ce n'est pas, en tout cas, lorsqu'il est au plus haut. Le temps reviendra sans doute où le placement immobilier offrira de meilleures chances de plus-value; mais ce qui s'ouvre présentement à l'horizon, c'est la perspective contraire.

**Versailles Vidricaire  
Boulais**

MONTRÉAL QUEBEC OTTAWA

BUREAU-CHEF:

Imm. Versailles, Montréal. Tél. M. 7080

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —  
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

## La Première Communion

Pour le grand jour de la première communion, vous désirez que vos enfants, suivant la demande de l'Eglise, soient vêtus d'une façon convenable.



**POUR FILLETES :** grand choix de robes de première communion en voile blanc, organdi, mousseline, etc., garnitures en dentelle valenciennes. Voiles en tulle, mousseline ou gaze,  $1\frac{1}{2}$  x  $1\frac{1}{2}$  verge ou 2 x 2 verges. Assortiment complet de chaussures appropriées pour la première communion.

Nous avons pour **PETITS GARÇONS** un choix spécial de costumes de



première communion; trois tissus différents: vécuina, serge et velours noirs. Prix: \$5.75 à \$12.00. Choix d'insignes et de brassards, chemises blanches, casquettes, faux-cols, cravates, bretelles blanches, souliers, etc. Inutile d'ajouter que, comme toujours, nos prix sont plus bas que les prix courants du marché.

**Faites examiner vos yeux par nos spécialistes**

**Dupuis Frères**  
447-449 St. Catherine est MONTREAL

V. René